

ALBUM
LITTÉRAIRE

DE LA

Revue Canadienne,



LECTURES DU SOIR.



Recueil de Romans, Nouvelles, Feuilletons, Ouvrages Historiques et Dramatiques,
Légendes, Episodes, Etc., Etc.

5ME ANNÉE. NOUVELLE SÉRIE.
SEPTIÈME LIVRAISON—JUILLET 1848.

MONTREAL.

BUREAUX DE LA REVUE CANADIENNE, 15 RUE ST. VINCENT.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DU CANADA.

1848.

POESIE CANADIENNE.

LA MERE SOULIOTE.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

C'était au tems du célèbre Ali de Tebelen, Pacha de Janina. L'armée turque avait envahi les défilés des montagnes de Souli. Son approche avait contraint un grand nombre de femmes de ce pays de se réfugier sur un pic élevé. Là, on dit qu'elles se prirent à chanter des chants de fête ; et que, quand l'ennemi fut en vue, elles se précipitèrent, elles et leurs enfans, du sommet du rocher, pour éviter de devenir les esclaves des Ottomans.

Du roc perdu dans le ciel bleu
Elle était sur la large cime !
Elle souriait à l'abîme,
Son œil noir s'injectait de feu !

“ Le vois-tu, disait-elle, enfant, sous les pins
[sombres ?

“ Vois-tu sa claire armure étinceler, là-bas ?

“ Vois-tu son fier cimier ondoyer, dans les ombres ?

“ Doux fils, que je berçai sur mon cœur, dans mes
[bras,

“ Pourquoi tressailles-tu ? Cette vue, O misère !
“ Te coûta, l'autre jour, un père !”

Sous leurs pieds, dans le val rocheux,
Les guerriers de la Selleïde
Ne cédaient au sabre homicide,
Qu'en semant la mort autour d'eux !

“ Il passe le torrent ! Le voilà qui s'avance !

“ Malheur à la montagne, à nos pâles foyers !

“ Là, le hardi chasseur s'appuyait sur sa lance !

“ Là, retentit le son du luth des caloyers !

“ Là, mes chants t'endormaient ! Mais le Turc
[sanguinaire

“ Nous chasse au bout du cimenterre !”

On entendait dans le vallon,
Dans les alps et sur la montagne,
Ces hautes clameurs qu'accompagne
La voix stridente du clairon !

“ Ecoute ! ce sont eux ! oh ! l'étrange harmonie

“ Qu'annonce la trompette aux roches de Souli ?

“ Qui donc enflamme ainsi ta paupière brunie ?

“ Qui donc fait que ton front, tout-à-l'heure, a pâli ?

“ Enfant, ne frémis pas ! Les épaules du brave

“ N'ont jamais ployé sous l'entrave !”

Et la raffale, tour-à-tour,

Mêlait le cliquetis des armes,

Les hurlemens chargés d'alarmes

Aux sourds roulemens du tambour !

“ Entends-tu les éclats de leur rire sauvage ?

“ Mon fils, Dieu te fit libre au jour que tu naquist

“ Ton père te légua sa gloire et son courage ;

“ Il t'aima, te bénit, comme je te bénis !

“ Et nous, qu'il chérissait, nous porterions là
[chaîne !... .

“ Nous n'en serons pas à la peine !

Lorsque de l'abrupte sommet

Le fils et la mère bondirent,

Deux longs cris de mort s'entendirent !

Puis, le val redevint muet !

J. LENOIR.

Montréal, 20 mai 1848.

HISTOIRE POPULAIRE

ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE

DE NAPOLEON

ET DE LA GRANDE ARMÉE. ¹¹

CHAPITRE VI.



QUAND Napoléon prit possession de l'état-major de Paris, alors situé *rue des Capucines*, près de la *place Vendôme*, il emmena avec lui Junot et Marmont, qui étaient venus le rejoindre dans la capitale. Peu de jours après, le jeune Lemarrois, que Letourneur de la Manche lui avait recommandé chaudement, vint prendre rang parmi ses aides de camp, dont il avait dû augmenter le nombre, ainsi que son jeune frère Louis Bonaparte, sous-lieutenant de dragons, « avec lequel, disait-il il avait partagé son pain et sa solde, quand il n'était que lieutenant d'artillerie. » Un peu plus tard il s'attacha Murat. La sixième place d'aide de camp était réservée à Muiron.

« Le citoyen Muiron, écrivit-il à ce sujet au ministre, a servi depuis les premiers jours de la révolution dans le corps de l'artillerie. Il s'est spécialement distingué au siège de Toulon, où il a été blessé en entrant un des premiers, par une embrasure, dans la célèbre redoute anglaise. Le 13 vendémiaire, il a commandé une des batteries d'artillerie qui défendaient la Convention. Il m'a été très-utile dans cette journée : je veux en faire mon sixième aide de camp, et je demande pour lui le brevet de capitaine. »

Le père de Muiron avait été emprisonné comme fermier général. Encore tout couvert du sang qu'il venait de répandre pour la patrie, le fils s'était présenté au comité révolutionnaire, et avait été assez heureux pour obtenir sa liberté. Quant à Murat, cet instinct infailible de Napoléon qui lui faisait juger au premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer d'un homme lui avait fait aussi jeter les yeux sur lui pour en faire un de ses aides de camp dans la journée du 13 vendémiaire. Il

avait déjà deviné tout ce qu'il pouvait attendre d'un jeune homme dont l'ardent courage ne demandait que des périls. Dès cette époque le nom de Napoléon devint populaire. Chargé du maintien de la tranquillité publique dans Paris, il dut fréquemment se montrer au peuple, parcourir les halles et les faubourgs, et parfois haranguer la multitude, sur laquelle il finit par acquérir de l'influence ; mais il eut quelquefois à lutter contre des circonstances difficiles.

Une disette extrême affligeait les habitants de la capitale et causait souvent des troubles graves. Un jour, entre autres, que les distributions de vivres avaient manqué, et qu'il s'était formé de nombreux attroupements à la porte des boulangers, Napoléon visitait la ville pour s'assurer que les mesures d'ordre qu'il avait prescrites étaient convenablement exécutées. Tout à coup il est entouré, ainsi que son état-major, par un groupe tumultueux. Des femmes furieuses demandent du pain à grands cris ; la foule augmente, les menaces se multiplient, et la situation devient de plus en plus critique. Une de ces femmes, monstrueusement grosse, se faisait remarquer au milieu des plus exaltées par ses gestes et par ses paroles plus énergiques : c'était sans doute quelque notabilité des halles.

— Tout ce tas d'épauletiers, criait-elle en menaçant et en apostrophant le général et ses officiers, se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim !

Napoléon se tourna vers elle, et lui répondit en souriant :

— La bonne, regardez-moi bien, et dites moi quel est le plus gras de nous deux.

Cette simple observation, faite d'un ton tranquille, fut accueillie par un rire universel. L'orateur femelle resta court, heureux d'échapper par une promptre retraite aux huées de la multitude, qui, vaincue par une plaisanterie, se dispersa aussitôt

[1] Suite, Voir nos deux dernières livraisons.

et laissa le général continuer paisiblement sa route.

Entre autres opérations dont il avait été chargé, une fois l'insurrection du 13 vendémiaire tout à fait calmée, il avait reçu l'ordre de procéder au désarmement des sections de Paris, ce qu'il avait exécuté immédiatement en se faisant livrer toutes les armes qui se trouvaient au pouvoir des citoyens. Madame de Beauharnais, qui tenait à conserver l'épée de son mari, saisie pour la seconde fois, résolut d'envoyer son fils Eugène à l'état-major, pour l'y réclamer. Un jeune homme de douze à quatorze ans se présente donc un matin au lever de Napoléon, et lui expose sa requête en ces termes :

—Je m'appelle Eugène de Beauharnais, lui dit-il avec une sorte d'assurance ; je suis fils d'un ci-devant, le général de Beauharnais, qui a servi la république sur le Rhin. Mon père a été dénoncé au comité de salut public, comme suspect, et déferé au tribunal révolutionnaire, qui l'a fait assassiner deux jours avant la chute de Robespierre....

—Assassiner?... s'écria Napoléon.

—Oui, citoyen général ! répète Eugène avec feu ; j'appelle cette condamnation un assassinat !... Au nom de ma mère, continua-t-il, je viens vous demander d'employer votre crédit auprès du comité, pour me faire rendre l'épée de mon père, que je veux employer, désormais, à combattre les ennemis de la patrie et à soutenir la cause de la république.

Ces paroles, à la fois pleines de noblesse et de fierté, devaient plaire à Napoléon. Il regarda Eugène attentivement :

—Bien ! jeune homme, très-bien ! dit-il ; j'aime en vous ce courage et cette tendresse filiale. L'épée du général de Beauharnais, l'épée de votre malheureux père, va vous être rendue. Attendez.

Et, sur-le-champ, il appelle un de ses aides de camp, et lui dit quelques mots à voix basse. L'officier sort, et revient bientôt avec une épée qu'il remet entre les mains d'Eugène. Celui-ci, les yeux humides de larmes, la presse sur son cœur et la couvre de baisers. Pendant ce temps, Napoléon a continué de fixer ses regards sur Eugène ; il se sent doublement ému, et des grâces de son âge et de la franchise de sa démarche.

—Mon jeune ami, lui dit-il avec bonté, je serais heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous, ou du moins pour votre famille.

—Alors, citoyen général, ma mère et ma sœur vous béniraient.

Cette naïveté fit sourire Napoléon. Il témoigna encore beaucoup de bienveillance au jeune homme et l'engagea à revenir le voir. Madame de Beauharnais, instruite de la réception gracieuse que le général avait faite à son fils, se crut obligée d'aller le remercier. Napoléon lui rendit sa visite, et, peu à peu, la connaissance devint plus intime. Napoléon avait alors vingt-sept ans, et Joséphine trente-trois. Née à la Martinique, le 24 juin 1763, d'une famille riche et considérée (les Tascher de la Pagerie) elle était venue fort jeune en France, et y avait épousé le vicomte Alexandre de Beauharnais, capitaine d'infanterie. En 1789, le vicomte avait été nommé député aux états généraux ; il s'y était déclaré pour le parti populaire, et avait présidé plusieurs fois l'assemblée nationale. Ayant obtenu en 1792 le commandement de l'armée du Rhin, il s'y conduisit avec une modération qui commença par le rendre suspect, et finit par lui devenir fatale, en l'exposant à des dénonciations tellement absurdes, qu'il crut ne pouvoir mieux se justifier qu'en donnant sa démission ; mais cette condescendance le conduisit à l'échafaud, où il expia son dévouement sincère pour la liberté de son pays (1). Madame de Beauharnais, emprisonnée elle-même depuis dix-huit mois, d'abord à Sainte-Pélagie, près du Jardin des Plantes, puis dans la maison d'arrêt des Carmes de la rue de Vaugirard, y tomba gravement malade, lorsque son acte d'accusation, c'est-à-dire l'arrêt de sa mort, lui fut notifié. Heureusement pour elle, un brave et généreux médecin polonais, chargé de la soigner, déclara que sa maladie allait en faire jus-

(1) Voici la lettre que le vicomte de Beauharnais écrivit à sa femme quelques heures seulement avant sa mort :

“Nuit du 6 au 7 thermidor an 11, à la Conciergerie.

“Encore quelques minutes à la tendresse et aux regrets, puis tout entier aux grandes pensées de l'immortalité. Quand tu recevras cette lettre, chère bien-aimée, ton mari goûtera, dans le sein de Dieu, la véritable existence... Tu vois bien qu'il ne te faudra pas pleurer. Je viens de subir une formalité cruelle... Mais pourquoi chicaner contre la nécessité ? La raison veut qu'on en tire le meilleur parti. Mes cheveux coupés, j'ai songé à en racheter une portion, afin de laisser à ma Joséphine, à mes enfants, un gage de mon dernier souvenir... Je sens qu'à cette idée mon cœur se brise. Adieu donc tout ce que j'aime ! Aimez-vous, parlez de moi et n'oubliez jamais que la gloire de mourir martyr de la liberté illustre l'échafaud.”

tice, et qu'elle n'avait pas quatre heures à vivre, si elle était retenue plus longtemps prisonnière. Elle obtint sa liberté. A sa sortie de prison, Joséphine eût été réduite à la misère avec ses deux enfants, Eugène et Hortense, si ses amies ne se fussent empressées de venir à son secours. De ce nombre furent mesdames Tallien et Récamier. Dans la suite, toutes trois devinrent inséparables. A cette époque, Joséphine allait quelquefois à Chaillot visiter Barras, qui faisait en grand seigneur les honneurs de la république. Napoléon voyait aussi ce directeur, mais rarement. Dès l'instant qu'il eut rencontré chez lui madame de Beauharnais, ses visites devinrent plus fréquentes. Enfin il se décida à offrir sa main et son avenir à la veuve du vicomte de Beauharnais. Leur mariage eut lieu quelques mois plus tard.

En épousant Joséphine, Napoléon associait sa fortune à celle de deux puissants protecteurs : Barras et Tallien. Le premier gouvernait la France ; le second, par ses relations politiques, n'avait pas moins d'influence ; mais bien que le jeune général leur eût déjà rendu un immense service dans la journée du 13 vendémiaire, il avait plus que jamais besoin de leur appui. Aussi, le vendredi 19 vendôse an IV (8 mars 1796), l'acte civil du mariage de Napoléon avec Joséphine fut-il passé en présence de Tallien, de Carundel, d'Hortense et d'Eugène de Beauharnais, et de quelques autres personnes parmi lesquelles étaient Barras et Lemarrois, aide de camp de Napoléon. Collin, officier public, reçut le serment des époux. Il ne les unit cependant qu'à dix heures du soir, parce que la mariée s'était fait attendre à la municipalité. Là, Collin, n'ayant pu vaincre le sommeil qui l'accablait, s'était assoupi. Napoléon lui frappa vivement sur l'épaule pour l'éveiller.

Toutes les formalités remplies, les mariés allèrent habiter un petit hôtel de la Chaussée d'Antin, situé *rue Chantereine*, que Napoléon avait acheté récemment de Talma, après la mort de la première femme de celui-ci, Julie Vanhove, à qui il avait appartenu.

Avant son mariage, Napoléon s'était occupé de la formation de la *garde du Directoire*. Cette troupe d'élite devint plus tard la *garde des consuls* et le noyau de la *vieille garde impériale*, qui se montra toujours si digne, si héroïque dans nos triomphes, si ferme et si calme dans nos revers.

A la même époque, Lucien Bonaparte, après avoir été incarcéré dans les prisons

d'Aix, avait été remis en liberté, grâce aux démarches que son frère avait faites à Paris auprès de Carnot. Après sa délivrance Lucien, n'ayant plus d'emploi, s'était retiré dans une ferme aux environs de Marseille, avec l'intention de se livrer exclusivement à des travaux d'agriculture, lorsque son frère obtint pour lui le brevet de commissaire des guerres. Il vint à Paris, où il trouva Napoléon installé à l'hôtel du commandant de la division.

— Eh bien ! lui dit ce dernier du plus loin qu'il l'aperçut, n'avais-je pas raison, il y a deux ans chez ma mère, de t'engager à prendre patience ? Tu le vois, je commande Paris !

Aussitôt après son mariage, Napoléon, qui traitait déjà Eugène comme un fils, le plaça dans son état-major, parmi ses aides de camp. Le jeune homme remplit ces fonctions quoiqu'il n'eût encore été ni reconnu ni commissionné, comme tel, par le comité de la guerre, et qu'il n'eût encore occupé aucun grade dans l'armée. En sa qualité de général en chef de l'armée de l'intérieur, Napoléon ne sortait jamais de l'hôtel de l'état-major, qu'il habitait avec ses aides de camp, sans que chacun s'étonnât de le voir accompagné d'officiers si jeunes, bien qu'il n'eût lui-même que vingt-sept ans ; mais son frère Louis Bonaparte en avait vingt-six seulement ; Murat vingt-huit, Junot vingt-quatre, Muiron vingt, Marmont dix-neuf, Lemarrois dix-sept, et Eugène moins de quinze. Dès que ce petit cortège se mettait en route, il était aussitôt suivi par des ouvriers qui, n'ayant rien à faire, l'accompagnaient par désœuvrement, et précédé d'une foule de véritables gamins de Paris, dont la place Vendôme était alors le rendez-vous ordinaire, les uns avec un casque de papier sur la tête, les autres avec un sabre de bois au côté. Tous marchaient ainsi en agitant dans leurs doigts ces débris de poterie brisée que les enfants appellent vulgairement des *cascarinettes*, et imitant avec leurs voix les *rrrlan-plan-plan* des tambours. Napoléon souriait à leurs jeux et ne disait rien ; seulement il avait le soin d'écartier avec le bout de sa cravache, dans la crainte que son cheval ne vint à les fouler aux pieds, ceux des plus enthousiastes qui s'approchaient trop près de lui. Mais ses aides de camp, dont quelques-uns n'étaient guère plus âgés que la plupart de ceux qui formaient cette escorte riieuse et bruyante, n'avaient ni la même modération ni la même patience ; ils eussent volontiers pourchassé cette marmaille en se servant

du plat de leur sabre, si leur général ne leur eût expressément défendu ce mode de répression. A ce spectacle grotesque, chacun s'arrêtait en souriant ; quelques-uns même haussaient les épaules.

—Voilà un fameux état-major pour protéger la république ! disaient-ils d'un ton de pitié.

Mais lorsque, douze ans plus tard, ces mêmes individus virent le même cortège sortir des Tuileries et se rendre en pompe à Notre-Dame, pour y célébrer la commémoration d'une grande victoire remportée par ceux qu'ils avaient jadis regardés en pitié, ils n'eurent plus l'idée de hausser les épaules ; car Napoléon, le premier de tous, était devenu empereur ; son frère Louis, roi de Hollande ; Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie ; Murat, roi de Naples ; Junot, gouverneur de Paris ; Marmont, grand officier de l'empire ; Lemarrois, général de division .. Ce cortège avait grandi en gloire comme en âge, et ces enfants étaient devenus les premiers soldats du monde !

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

Le commandement en chef de l'armée d'Italie, ce grand théâtre sur lequel Napoléon devait commencer à faire briller son génie administratif et militaire, était la dot que lui avait apportée madame de Beauharnais ; elle-même remit à son mari le message du Directoire, daté du 4 vendémiaire an iv (23 février 1796), qui lui confiait ce poste important. Après son mariage, Napoléon ne demeura qu'une huitaine auprès de Joséphine, forcé qu'il fut de quitter Paris, le 21 mars suivant, pour aller se mettre à la tête de son armée, dont le quartier général était à Nice. Il partit après avoir assuré à sa femme le séjour si agréable de la Malmaison, qui avait été la propriété de M. Lécoultroux-de-Canteleau.

A cette époque, l'Italie, l'Angleterre, l'Autriche, l'Empire Germanique, la Russie, le roi de Sardaigne, le roi de Naples et le pape étaient coalisés contre la république française ; mais l'Espagne et la Prusse, par le traité de Bâle, s'étaient détachées de la coalition, et leurs relations, quoique équivoques, se bornaient à une stricte neutralité. La Suède et le Danemark seuls avaient résisté aux prétentions du cabinet de Londres, et maintenaient avec énergie les principes du droit maritime. Cependant le Portugal, bien que tributaire de l'Angle-

terre, aspirait, depuis le traité de Bâle, à suivre l'exemple de l'Espagne, en se retirant d'une ligue dans laquelle il n'avait aucun intérêt ; et l'Autriche, satisfaite de l'accroissement de territoire qu'elle avait obtenu dans le partage de la Pologne, aurait peut-être été disposée, à accepter la paix, comme la Prusse, si les derniers succès qu'elle venait d'obtenir sur l'armée de Pichegru ne lui eussent donné l'espoir de reconquérir la Belgique, qu'un décret de la Convention avait récemment réunie à la France.

Le but que le gouvernement directorial se proposait en portant la guerre en Italie, conformément au projet conçu par Napoléon, était de forcer le roi de Sardaigne à se détacher de la coalition, et d'amener l'Autriche, en l'attaquant directement dans ses États de Lombardie, à faire la paix avec la république française. Pour arriver à ce résultat, Napoléon, manœuvrant par sa droite, devait entrer en Italie au point où les contre-forts des Apennins s'abaissent avant de se joindre à ceux des Alpes ; descendre en Lombardie par le Montferrat, et porter tous ses efforts contre les Autrichiens, afin de détacher le Piémont de leur alliance. Pendant ce temps, nos armées d'Allemagne, réorganisées sous les ordres de Jourdan et de Moreau, reprenant l'offensive, auraient marché sur la Souabe et sur la Franconie pour se réunir ensuite au cœur de la Bavière. Napoléon, après avoir détrôné ou obligé à la paix le roi de Sardaigne, devait s'avancer sur l'Adige, et contraindre l'armée autrichienne à quitter la Péninsule italique.

Ce plan de campagne, remis au général en chef par le directeur Carnot, était celui-là même qu'une année auparavant Napoléon avait tracé pour Scherer, qui n'avait pas su l'exécuter.

Sur ces entrefaites, Napoléon arriva à Nice le 27 mars ; mais au lieu d'une armée de soixante mille hommes qu'on lui avait annoncée, il ne trouva que trente mille combattants disponibles, dépourvus de tout, sans argent, sans vivres, sans souliers, sans habits ; d'ailleurs indisciplinés et adonnés au pillage. Cette armée, à la vérité, était jeune, enthousiaste et intrépide ; victorieuse naguère avec Napoléon, elle l'avait encore été depuis sous Masséna, il ne lui fallait qu'un chef. L'armée coalisée austro-sarde, commandée par le vieux général Beaulieu, militaire habile, actif et entreprenant, comptait quatre-vingt mille combattants et deux cents pièces de canon. Napoléon n'avait sous son commandement

que quatre divisions aux ordres des généraux Masséna, Laharpe, Augereau et Serrurier, formant un total de vingt-sept mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers, et trente pièces d'artillerie ; mais son génie devait suppléer au nombre des soldats et des canons. Le nouveau général était connu des autres généraux par ses savantes combinaisons stratégiques de la campagne de 1795 ; il sut promptement leur imposer, quel que fût leur dépit de se voir commander par un si jeune chef. Pour obtenir la confiance des soldats, il fallait des victoires : Napoléon leur en promit et il tint sa promesse.

A son arrivée (1), son premier soin fut de porter son quartier général de Nice à Albenga, afin de se rapprocher de l'ennemi ; mais avant de partir il s'adressa aux braves qu'il était chargé de conduire au combat, et leur dit :

“ Soldats !

“ Vous êtes mal vêtus, mal nourris. Le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner ! Votre patience, le courage que vous montrez au milieu des rochers sont admirables ; mais ils ne procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ! De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses !... Soldats de l'armée d'Italie !... manquez-vous de courage et de constance ? ”

Ces paroles, qui prouvent aux soldats que le général comprend leurs besoins et leurs vœux, produisent un effet électrique. Les hostilités commencent : Beaulieu, qui dirige l'armée autrichienne, marche sur Gènes ; le centre de son armée, aux ordres d'Argenteau, arrêté par la belle défense du général Rampon, est battu à Montenotte. Les gorges de Millesimo sont forcées ; un corps d'élite commandé par Provera, et qui lie l'armée autrichienne à l'armée piémontaise, est obligé de cher-

(1) Napoléon écrit au Directoire :

“ Dans peu de jours nous en serons aux mains. Beaulieu a publié un manifeste que je vous envoie, et auquel je répondrai le lendemain de la première bataille, etc.”

Dans une autre lettre, il annonce la mort de l'ordonnateur Chauvet : “ C'est une perte réelle pour l'armée, ajoutait-il ; il était actif, entreprenant. Nous avons donné une larme à sa mémoire, etc.”

Cet ordonnateur était très-attaché à Napoléon ; sa mort lui inspira de tristes réflexions dans une lettre intime à Joséphine.

cher un refuge dans le château de Cosséria et de mettre bas les armes, après une vaine tentative du général Colli pour le délivrer. Napoléon voulait faire poursuivre les Piémontais, qui, au nombre de vingt cinq mille, occupaient le camp retranché de Ceva, il est obligé d'arrêter son mouvement pour attaquer les Autrichiens qui se concentrent à Dégo. C'est là qu'Argenteau est battu une seconde fois. Le corps autrichien, aux ordres du général illyrien Wukassowich, vient se présenter ensuite sur le même champ de bataille, et y éprouve une défaite pareille. Débarrassé des Autrichiens. Napoléon laisse la division Laharpe à sa droite pour contenir Beaulieu, et marche de nouveau contre les Piémontais avec les divisions Augereau, Masséna et Serrurier. Ce fut dans cette marche qu'arrivant sur les hauteurs de Monte-Zemolo, l'armée française contempla avec étonnement la chaîne gigantesque des Alpes, qu'elle voyait s'élever derrière et autour d'elle sans l'avoir traversée.

— Annibal a franchi les Alpes ! nous, s'écria Napoléon, nous les avons tournées.

C'étaient en effet le plan et le résultat des premières manœuvres de cette campagne merveilleuse. Cependant Colli, pressé de front par des forces supérieures, menacé sur sa gauche par le mouvement d'Augereau, qui avait passé le Tanaro, se vit obligé d'évacuer le camp de Ceva sans combattre. Napoléon le poursuivit, l'atteignit à Vico, près de Mondovi, et le rejeta derrière la Stura. Le 26 avril, les trois divisions françaises étaient réunies à Alba, à dix lieues de Turin. Dès le 25, le quartier général de l'armée française avait été établi à Cherasco. En quinze jours, Napoléon avait fait plus que l'ancienne armée d'Italie en quatre campagnes. Il en témoigna ainsi sa reconnaissance à ses troupes :

“ Soldats ! leur dit-il, vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt-et-un drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la plus riche partie du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé dix mille hommes. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout ; vous avez gagné des batailles sans canon, passé des rivières sans pont, fait des marches forcées sans souliers, bivouqué plusieurs fois sans pain : les phalanges républicaines étaient seules capables d'actions si extraordinaires ! Grâce vous soient rendues, soldats ! Les deux armées qui naguère vous atta-

quaient avec audace, fuient devant vous. . . Mais il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait puisque beaucoup de choses vous restent encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à nous : vos ennemis foulent encore les cendres des vainqueurs des Tarquins ! La patrie attend de vous de grandes choses. Vous justifierez son attente ! Il vous faut punir les rois orgueilleux qui méditaient de lui donner des fers ; et alors vous pourrez dire avec fierté, en rentrant dans le sein de vos familles : *J'étais de l'armée d'Italie !* Eh bien ! amis, je vous la promets cette conquête ! Et vous, peuples d'Italie, l'armée française vient chez vous pour rompre vos fers : le peuple français est l'ami de tous les peuples. Venez avec confiance au-devant de nos drapeaux. Votre religion, vos propriétés et vos usages, seront religieusement respectés. Nous faisons la guerre en ennemis généreux : nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent !"

Cet appel aux populations de l'Italie fut entendu. Une fermentation sourde se manifesta à Turin ; le roi de Sardaigne, effrayé, demanda la paix. Napoléon l'engagea à envoyer un ambassadeur à Paris, pour en traiter définitivement, lors de la conclusion d'un armistice qui fut signé à Cherasco le 28 avril et qui pouvait être considéré comme un traité préliminaire. Il livrait le Piémont à l'armée française, en lui ouvrant les portes de Coni, de Ceva et de Tortone.

En partant de Paris pour se rendre à son quartier général, Napoléon avait emmené avec lui, outre son frère Louis et Eugène de Beauharnais, six aides de camp : Junot, Marmont, Lemarrois, Murat, Muiron et Duroc. Ce dernier avait quelque chose de moins brillant que ses camarades, mais il avait peut-être plus d'instruction et de solidité dans l'esprit. Officier d'artillerie avant la révolution, Duroc avait émigré ; mais il était rentré en France presque aussitôt. Napoléon avait été à même d'apprécier ses nombreuses qualités au siège de Toulon, et depuis ce moment il s'était sincèrement attaché à lui. Duroc se montra toujours reconnaissant : nul doute que, s'il eût survécu aux événements, sa fidélité n'eût noblement supporté les délicates épreuves de 1814 et de 1815.

A peine entré en campagne, le général en chef prit deux aides de camp de plus : Elliot, neveu du général Clarke, et Sulkowski. Ce dernier était d'une bravoure

chevaleresque ; il était plein de savoir et parlait admirablement toutes les langues de l'Europe. A peine adolescent, il avait combattu pour la liberté de son pays ; blessé au siège de Varsovie et forcé de fuir, il s'était réfugié en France. Envoyé à Constantinople auprès de l'ambassadeur français Desroches, en qualité d'interprète, il fut ensuite chargé par le comité de salut public d'une mission secrète dans l'Inde. Il avait déjà dépassé Alep, quand les Anglais, l'ayant dépitisté, le firent attaquer et piller par les Arabes, afin de s'emparer des instructions dont il était porteur. Echappé de leurs mains comme par miracle, il revient à Paris, où il obtint facilement des lettres de service pour l'armée d'Italie. Un de ses rapports tomba par hasard sous les yeux du général en chef ; le lendemain Sulkowski était son huitième aide de camp.

Quant à Muiron, c'était peut-être de tous ces aides de camp, celui que Napoléon affectionnait le plus, sans même excepter Junot. On a beaucoup parlé, sous l'Empire des brusqueries de Rapp et des sévères conseils de Duroc ; mais à aucune époque Napoléon n'eût permis qu'on raisonnât l'obéissance. Il lui arrivait souvent d'être familier avec eux, de leur adresser quelquefois aussi des paroles d'encouragement, dont la rareté augmentait le prix ; souvent même il leur demandait avis ; mais dans aucun cas, sa volonté une fois exprimée, il n'eût toléré la moindre objection. Il estimait les gens en raison de leur mérite, de leur valeur, de leur activité, et surtout de leur dévouement.

Une singularité du caractère de Muiron, c'est que seul, la nuit, dans l'obscurité, il était aussi craintif et aussi superstitieux qu'il était téméraire et insouciant, le jour, sur un champ de bataille. La veille du combat de Dêgo, le 13 avril 1796 (cette date est à remarquer), après avoir fait dans la matinée plus de vingt lieues à cheval pour porter les ordres du général en chef, accablé de fatigue, Muiron se coucha sans se déshabiller pour être plus vite sur pied au moindre signal. Depuis quelques jours il s'était beaucoup occupé de projets d'établissement pour l'avenir. Il voulait, à la fin de la campagne, demander un congé à son général pour pouvoir acheter une petite propriété à Antilles, où il avait épousé une jeune veuve fort riche qu'il aimait passionnément et qui allait le rendre père. A peine endormi, Muiron rêva qu'il était sur un champ de bataille couvert de morts. Devant lui était un gi-

gantesque chevalier, armé de pied en cap, contre lequel il se battait. Ce paladin, au lieu d'épée, avait une faux dont il le frappait à outrance. Déjà l'un de ses coups l'avait atteint profondément à la tempe gauche, lorsqu'ils se prirent corps à corps. Dans la lutte, l'armure du chevalier étant tombée pièce à pièce, Muiron ne vit plus qu'un hideux squelette, qui, toujours armé de sa faux, se dressa devant lui en disant d'une voix sépulcrale :

—Je n'ai pu t'avoir aujourd'hui, mais je te prendrai tes amis les plus chers ; et quant à toi, tu me reverras dans huit mois !...

Muiron se réveilla le front couvert d'une sueur froide. Le jour commençait à poindre ; tout était calme dans le camp. Il voulut se rendormir ; mais ce sinistre avertissement qui semblait menacer ses meilleurs camarades, Junot et Marmont, redoubla son agitation. Bientôt le mouvement qui précède un combat se fit remarquer autour de lui. Il rejoignit ses collègues, à qui il fit part de ce rêve et de ses craintes ; ceux-ci se moquèrent de lui, Junot plus que les autres.

Le combat eu lieu, et Junot reçut sur la tête deux blessures, dont l'une produisit la belle cicatrice qu'il avait le long de la tempe gauche. Quant à Marmont, il avait disparu au plus fort de la mêlée.

Persuadé que son ami avait été tué, Muiron tomba dans une sorte de délire qui effraya d'autant plus les chirurgiens, que depuis plusieurs jours la fièvre ne l'avait point quitté. On courut prévenir le général en chef, qui vint visiter son aide de camp pour le rassurer sur le sort de Marmont ; mais Muiron, incapable de rien entendre, s'écriait avec désespoir :

—Il est mort, vous dis-je, il est mort !

Tout à coup Marmont entre dans sa tente, l'habit couvert de sang. Il arrivait du quartier général de Masséna, où Napoléon l'avait envoyé. A sa vue, Muiron pousse un cri déchirant et s'élance dans les bras de son ami. Malgré son impassibilité, le général en chef partagea l'émotion de tous.

Désormais assuré de ses communications avec la France, la conquête de la haute Italie était devant lui. Mantoue, l'impénétrable Mantoue, en était la clef. Napoléon conçut alors le dessein de se porter brusquement sur cette place, persuadé qu'il était que cette ville n'avait qu'une faible garnison, et qu'il lui serait facile de l'enlever. Salicetti, commissaire du Directoire, et Berthier, chef d'état-ma-

jour de l'armée, s'opposèrent à cette entreprise qu'ils avaient jugé trop périlleuse.

—Si elle échoue, lui dirent-ils, l'armée aura à se défendre non-seulement contre toutes les forces autrichiennes, mais encore contre la population.

Napoléon céda ; mais il vit par la suite qu'il ne s'était pas trompé. Aussi déclara-t-il hautement qu'à l'avenir il ne suivrait plus que sa propre inspiration ; on sait si le succès justifia ses prévisions. Cette circonstance fut une de celles qui imprimèrent à son caractère cette persévérance opiniâtre, et à son esprit cette conviction de supériorité, qui le jetèrent depuis dans tant d'entreprises aventureuses, dont il sortit toujours victorieux.

L'armistice de Cherasco avait reçu son exécution. Les troupes du roi de Sardaigne disséminées, et les places fortes du Piémont remises aux soldats de la république, le général en chef jugea qu'il pouvait profiter de ses victoires et s'établir sur une ligne forte.

Le général Beaulieu, consterné, s'étant retiré derrière le Pô, persuadé qu'il pourrait disputer le passage du fleuve à nos troupes, Masséna fut envoyé sur ce point. Beaulieu se hâta d'y rassembler ses meilleures troupes ; mais tout à coup Napoléon sort de Tortone à la tête de trois mille cinq cent grenadiers et de vingt pièces de canon, il longe la rive droite du Pô, et arrive à Plaisance en trente-six heures. On s'empare d'un bac, Lannes traverse le fleuve le premier, culbute deux escadrons de hussards autrichiens, et s'établit sur la rive gauche. Le passage une fois démasqué, les autres divisions arrivent rapidement. Le général autrichien est cerné et culbuté ; en moins d'une heure il perd ses canons, ainsi que deux mille cinq cents prisonniers. La 70e demi-brigade et les généraux Brune et Ménard contribuèrent principalement au succès de cette affaire.

Les débris de la division autrichienne se hâtèrent de repasser l'Adda. On s'attendait à voir arriver dans la nuit quelques-uns des corps ennemis de Beaulieu, dans l'ignorance où celui-ci devait être du sort de la division Lipaty. Effectivement, un régiment de cavalerie, qui précédait la colonne commandée par Beaulieu, se présente aux avant-postes du général La harpe : les bivacs prennent les armes ; mais après quelques décharges on n'entend plus rien. Le général Laharpe, *grenadier par la taille et par le cœur*, veut aller vérifier en avant la présence de l'en-

nemi. Il part à la tête d'un piquet, et retourne bientôt sur ses pas, après avoir interrogé les habitans ; malheureusement il ne revint pas par la chaussée d'où ses troupes l'avaient vu partir, il avait pris de préférence un sentier ; et les postes français, croyant à l'approche de l'ennemi, accueillirent leur général par un feu très-vif. Laharpe tomba mort, frappé par ses propres soldats. Cette perte porta la désolation dans l'armée.

Le même jour, 9 mai, Napoléon avait signé un armistice avec le duc de Parme, ce fameux élève de Condillac, qui ne vivait qu'environné de moines. On lui laissa l'administration de ses Etats ; mais on exigea de lui deux millions en argent et dix-sept cents chevaux, et on l'obligea en outre à défrayer toutes les routes militaires et les hôpitaux qui seraient établis dans ses Etats ; enfin, il dut livrer vingt tableaux au choix des commissaires français. Parmi eux se trouvait *la Communion de Saint-Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin. Le peuple et le souverain tenaient également à la possession de ce tableau ; et, en le voyant partir, ils témoignèrent les mêmes regrets que les amis des arts firent éclater à Paris lorsque, en 1815, ils virent dépouiller ce *Musée Napoléon* qui faisait depuis vingt ans l'orgueil de la France. Ces nobles regrets éprouvés par les Parmesans étaient si vifs, que le duc de Parme, interprète de la volonté publique, fit proposer à Napoléon de lui payer particulièrement deux millions s'il voulait lui laisser *la Communion de saint Jérôme* ; mais celui-ci, dont l'unique fortune consistait alors dans son traitement de général en chef, refusa de souscrire à cette proposition, en disant :

—Honoré de la confiance de la république, je n'ai pas besoin de millions ; tous les trésors des deux duchés ne sauraient valoir à mes yeux la gloire d'offrir à ma patrie le chef-d'œuvre du Dominiquin.

« Je vous enverrai le plus tôt possible, mandait Napoléon au Directoire, les plus beaux tableaux du Corrège, entre autres un *saint Jérôme* que l'on dit être son chef-d'œuvre. J'avoue que ce saint prend un mauvais temps pour arriver à Paris ; mais, en revanche, j'ai lieu d'espérer qu'on lui accordera les honneurs du Muséum. Je vous réitère la demande de quelques artistes connus, qui se chargeront du choix et des détails de transport des choses rares que nous jugerons devoir vous expédier ! »

Il avait écrit à Carnot, le 9 mai 1796 :

« Nous avons enfin passé le Pô ; la seconde campagne est commencée ; Beaulieu est déconcerté. Il calcule assez mal et donne constamment dans les pièges qu'on lui tend. Peut-être voudra-t-il tenter une bataille, car cet homme-là a l'audace de la fureur et non celle du génie ; mais les six mille hommes que l'on a obligés hier de passer l'Adda, et qui ont été défaits, l'affaiblissent beaucoup. Encore une victoire, et nous sommes maîtres de l'Italie. Je vous dois des remerciements particuliers pour les attentions que vous voulez bien avoir pour ma femme ; je vous la recommande : elle est patriote sincère, et je l'aime à la folie. J'espère que les choses vont bien, pouvant envoyer une douzaine de millions à Paris ; je suppose que cela ne vous fera pas de mal pour l'armée du Rhin. »

Les Autrichiens ayant réussi, malgré la rapidité des mouvements des Français, à se rétablir derrière l'Adda, il ne restait d'autre parti à prendre que de les attaquer de front. Le quartier général de notre armée arriva à Cassel le 10 mai, à trois heures du matin ; à neuf heures, l'avant-garde rencontre les troupes ennemies qui défendent les approches de Lodi avec quatre pièces d'artillerie légère. Les divisions Augereau et Masséna se mettent en marche ; pendant ce temps l'avant-garde culbute les postes autrichiens qui avaient déjà passé l'Adda. Beaulieu a toute son armée rangée en bataille ; trente pièces de canon défendent le pont. Napoléon fait passer son artillerie et la met en batterie ; la canonnade devient terrible ; l'armée française s'avance et se forme en colonne serrée ; les bataillons de grenadiers s'élancent au pas de course vers l'ennemi aux cris de : *Vive la République !*... Ils arrivent sur le pont, qui a trois cents toises de longueur ; les Autrichiens font un feu plus vif encore ; la tête de la colonne semble hésiter.... Ce moment d'incertitude peut tout perdre.... Napoléon, mieux que personne, en sent l'importance ; aussi s'écrie-t-il, en brandissant son sabre au-dessus de sa tête :

—Mes amis ! ce n'est rien. Avancez toujours ; vous avez à votre tête des généraux qui se battent comme des grenadiers !

Masséna, Lannes, Berthier et Dalmagne se précipitent en avant des troupes... le pont est franchi ; nos grenadiers ont renversé tout ce qui s'opposait à leur passage. L'artillerie ennemie est enlevée en un clin d'œil, et l'ordre de bataille de

Beaulieu rompu ; la cavalerie survient, et achève, en dispersant les Autrichiens, de décider la victoire ; mais la nuit, et l'extrême fatigue des troupes, qui avaient fait dans la journée plus de dix lieues, ne permirent pas de poursuivre davantage l'ennemi, qui cependant perdit vingt pièces de canon et environ trois mille hommes, morts, blessés ou prisonniers. Notre perte ne fut que de quatre cents hommes.

Après cette victoire, Napoléon voulant, sans être connu, interroger lui-même les prisonniers, afin de connaître l'effet moral qu'avaient produit sur l'ennemi des revers si rapides et si multipliés, s'adressa à un gros capitaine allemand qui lui répondit :

— Cela va très-mal ; je ne sais comment cela finira. Nous avons affaire à un jeune général qui tantôt est devant nous, tantôt sur nos flancs ; qui nous attaque à droite, à gauche, par devant, par derrière . . . Pour ma part, je n'y comprends plus rien.

Napoléon, cependant, n'avait pas été très-émerveillé de ses succès au siège de Toulon et au 13 vendémiaire ; ceux même de Montenotte ne le portèrent pas à se croire un homme supérieur ; ce ne fut qu'après Lodi qu'il lui vint dans l'idée qu'il pourrait bien devenir un acteur décisif sur la scène politique. Alors jaillit en lui la première étincelle de cette noble ambition qui depuis ne cessa d'être le puissant véhicule de toute sa vie. Après Lodi, disons-nous, Napoléon cessa de douter de la puissance de son génie, dont jusque-là il n'avait eu que la conscience.

Vingt ans plus tard, à Sainte-Hélène, madame Bertrand lui faisant la lecture d'une *Relation des Campagnes d'Italie*, arrivée à ce passage : " La première bataille que Bonaparte livra fut celle du pont de Lodi ; il montra un grand courage, et fut parfaitement secondé par le général Lannes, qui passa le pont après lui . . . "

— Auparavant ! s'écria Napoléon avec force ; avant moi ! . . . Lannes passa le premier sur le pont, je n'ai fait que le suivre . . . Il faut rectifier cela sur-le-champ.

Ayant dit, il prit une plume, et écrivit sur le livre une note marginale à ce sujet.

Ce fut encore à Lodi que l'armée lui conféra le grade de *caporal* ; et, à partir de ce moment, les soldats continuèrent de lui donner le surnom de *Petit Caporal*, devenu si populaire, lors même qu'il fut empereur.

Le 15 mai suivant, Napoléon faisait son entrée triomphale à Milan, aux cris d'en-

thousiasme d'une population devenue amie. En moins d'un mois il avait gagné six batailles, dispersé deux armées, soumis un roi, chassé un prince, et établi sa domination sur la plus belle partie de l'Italie, tout en préparant de nouvelles conquêtes. Le même jour, à cent cinquante lieues de distance, un traité de paix était signé à Paris avec la Sardaigne. Huit jours de repos avaient été accordés à l'armée ; ces huit jours ne furent à Milan qu'une suite de fêtes ; mais ils suffirent à Napoléon pour réorganiser le pays. De Milan, il envoya son aide de camp Murat porter au Directoire les vingt et un drapeaux qui avaient été pris aux Autrichiens dans cette courte et brillante campagne. Personne n'était plus propre que Joachim à donner à cette solennité presque théâtrale tout l'éclat convenable. Murat fut accueilli avec enthousiasme par le Directoire, qui le nomma aussitôt général de brigade. Cet aide de camp n'était pas seulement chargé de cette mission d'apparat ; le général en chef lui avait remis pour sa femme une lettre pressante où il l'engageait à venir le rejoindre en Italie ; mais Joséphine, alors gravement indisposée, ne voulut pas s'exposer aux dangers d'une longue route, et Murat dut retourner seul à Milan. Ce fut Junot qui, un peu plus tard, accompagna madame Bonaparte dans ce voyage ; Napoléon l'avait envoyé, lui aussi, porter au Directoire les seconds drapeaux pris à la bataille de la Favorite, où le général autrichien Provera avait été fait prisonnier. Junot, premier aide de camp du général en chef de l'armée d'Italie, fut reçu à Paris avec encore plus de pompe que ne l'avait été Murat. C'était ordinairement au Champ-de-Mars qu'avaient lieu ces sortes de cérémonies. Sur un amphithéâtre immense élevé au centre, se plaçaient les cinq directeurs, les ministres et les premières autorités, puis les savants, les orateurs, les littérateurs et les artistes les plus distingués. Les membres du corps diplomatique, ainsi que les militaires qui se trouvaient dans la capitale, étaient invités à se réunir au Directoire. Ces cérémonies publiques avaient de la grandeur ; mais quelquefois aussi elles se passaient plus bourgeoisement dans les salons du Luxembourg, et ceux qui ont pu en être témoins n'oublieront jamais le ridicule de ces petites comédies intérieures.

" J'ai vu dans les appartements du Petit-Luxembourg, écrivait confidentiellement l'aide de camp Lavalette à un ami intime, j'ai vu nos cinq rois, vêtus du

“ manteau de François Ier., chamarrés de dentelles et coiffés du chapeau à la Henri IV. La figure de Laréveillère-Lépaux semblait un bouchon fixé sur deux épingles. M. de Talleyrand, en pantalon de soie lie de vin, assis sur un pliant aux pieds de Barras, présentait gravement à ses souverains un ambassadeur du grand-duc de Toscane, tandis que le général Bonaparte mangeait le dîner de son maître. A droite, sur une estrade, cinquante musiciens et chanteurs de l'Opéra, Lainé, Lays et les actrices, criant une cantate patriotique sur la musique de Méhul; à gauche, sur une autre estrade, deux cents femmes, belles de jeunesse, de fraîcheur et de nudité, s'extasiaient sur le bonheur et la majesté de la république. Toutes portaient une tunique de mousseline et un pantalon de soie collant, à la façon des danseuses d'Opéra. La plupart avaient des bagues aux orteils. Le lendemain de cette belle fête, des milliers de familles étaient proscrites dans leurs chefs, quarante-huit départements étaient veufs de leurs représentants, et trente journalistes allaient mourir à Sinnamary ou sur les bords de l'Ohio. ”

Or, cette fois, à cause de l'incertitude du temps (on était à la fin de janvier 1797), la réception de Junot eut lieu au Luxembourg. Le président Sieyès, ne prononça pas de discours; les assistants apprécièrent beaucoup cet avantage. Madame Bonaparte assista à la cérémonie. Elle se rendit au Luxembourg, accompagnée de madame Tallien, qui était alors dans la fleur de sa beauté. On peut penser que le premier aide de camp de Napoléon ne fut pas médiocrement fier, son message terminé, de donner le bras, pour sortir du palais des directeurs, aux deux femmes les plus charmantes de Paris, Joséphine et madame Tallien.

—Vive la citoyenne Bonaparte! crièrent les femmes du peuple, qui encombraient la cour, lorsque le petit groupe vint à passer.

—Vive la république! crièrent les hommes.

Cette solennité se termina, aux portes du palais, par une mêlée générale de coups de poing et de coups de bâton échangés entre les membres de divers clubs, qu'un même motif de curiosité avait attirés au Luxembourg, mais qui s'étaient avisés de parler politique à propos de l'événement du jour.

Junot, comme nous l'avons dit, accom-

pagna madame Bonaparte, qui partit presque immédiatement pour l'Italie. Ils arrivèrent à Bologne, où Napoléon s'occupait alors de régulariser l'élan des habitants, que la présence des troupes françaises avait électrisés. Les fêtes se succédèrent tant que Joséphine demeura auprès de son mari . . . Mais revenons.

Le 24 mai 1796, Napoléon avait quitté Milan pour courir à de nouvelles victoires. C'était dans le Tyrol même qu'il avait résolu de porter la guerre. L'entreprise était hardie, téméraire, peut-être; mais elle n'en avait que séduit davantage son génie entreprenant. Il savait qu'en Italie deux sortes d'ennemis étaient à craindre pour lui: les nobles et les prêtres; mais il était loin de penser que la joie d'un peuple qu'il venait pour ainsi dire de rendre à la liberté fût feinte, et qu'une terrible conspiration était sur le point d'éclater. Quelques heures après le départ du général en chef, le tocsin sonnait dans toute la Lombardie. Des émigrés français, des agents de l'Angleterre, parcouraient les villes, publiant que Nice était prise, que l'armée de Condé venait d'arriver, que celle de Beaulieu, renforcée de soixante mille hommes, s'avavançait à marches forcées. Les moines le poignard d'une main, le crucifix de l'autre, excitaient à la révolte et provoquaient l'assassinat. De tous côtés on engageait le peuple à s'armer contre les Français; les affidés de l'Autriche, les shires et les agents du fisc se faisaient remarquer par leur fureur.

Napoléon venait d'arriver à Lodi quand lui parvinrent ces inquiétantes nouvelles. La garnison de Milan n'avait que trop bien secondé les révoltés de Pavie; le peuple de son côté, avait foulé aux pieds la cocarde tricolore, et arraché l'arbre de la liberté, qu'il saluait le matin même de ses cris d'enthousiasme. Il fallait se hâter de réprimer l'insurrection à sa naissance. A la tête de trois cents chevaux et d'un bataillon de grenadiers, Napoléon rentre à Milan, rétablit l'ordre, fait arrêter quantité d'otages, ordonne de fusiller les révoltés pris les armes à la main, et déclare à l'archevêque et aux seigneurs qu'ils répondent sur leurs têtes de la tranquillité publique. De Milan, Napoléon se porte avec la même rapidité sur Pavie. Là, les insurgés étaient en force; au bruit du tocsin, huit ou dix mille s'étaient rassemblés; déjà ils avaient massacré tout ce qu'ils avaient rencontré de Français; le général Haquin, arrivé à l'improviste au milieu du tumulte, avait été frappé, par derrière

d'un coup de baïonnette, lorsque l'arrivée de nos troupes vint déjouer leur projet. A la tête de trois cents chevaux, Lannes, aussitôt qu'il aperçoit les révoltés, les charge, les détruit. Bientôt le village de Binasco est la proie des flammes : Napoléon pense que le spectacle de cette exécution militaire, dont les habitans de Pavie sont témoins du haut des remparts imposera à la ville rebelle ; mais aucune démonstration ne vient le confirmer dans cet espoir.

La nuit se passa ainsi dans l'attente ; la population de la ville, forte de trente mille hommes, s'était jointe aux dix mille compagnards qui avaient, les premiers, levé l'étendard de la rébellion. Napoléon n'hésita pas à attaquer cette masse, toutefois après avoir fait placarder sur les portes de Pavie cette proclamation :

“ Une multitude égarée, sans moyens réels de résistance, se porte aux derniers excès dans plusieurs communes, méconnaît la république, et brave l'armée triomphante des rois. Ce délire inconcevable est digne de pitié ; on égare ce pauvre peuple pour le conduire à sa perte. Le général en chef, fidèle au principe qu'a adopté sa nation, de ne pas faire la guerre aux peuples, veut bien laisser une porte ouverte au repentir ; mais ceux qui sous vingt-quatre heures n'auront pas posé les armes, seront brûlés. Que l'exemple terrible de Binasco leur fasse ouvrir les yeux ; son sort sera celui de toutes les communes qui s'obstineraient à la révolte. ”

Cependant, les insurgés avaient répondu à la sommation qui leur avait été faite de se rendre, que tant que la ville aurait des murailles ils résisteraient aux Français. Il fallait donc brusquer l'attaque : avec six pièces d'artillerie on bat les portes, mais inutilement ; les remparts toutefois sont balayés par la mitraille. Le général Dommartin fait, à la faveur de ce feu soutenu, marcher un bataillon de grenadiers armés de haches : bientôt les portes sont enfoncées, les Français entrent au pas de charge, débouchent sur la place, et se logent dans les maisons qui forment la tête des rues. Alors on vit les magistrats, les notables, le clergé, ayant en tête l'archevêque de Milan et l'évêque de Pavie, venir demander grâce. Le désordre était à son comble dans la ville ; les feux étaient allumés pour l'incendie : quelle résolution allait prendre le vainqueur ? “ Trois fois, écrit-il le soir même au Directoire, l'ordre d'incendier la ville a expiré sur mes

“ lèvres. Enfin j'ai vu arriver la garnison, qui ayant brisé ses fers, venait embrasser ses libérateurs. Je fis faire l'appel de mes soldats ; il n'en manquait pas un. Si le sang d'un seul Français avait été versé, je voulais, des ruines de Pavie, élever une colonne sur laquelle j'aurais fait écrire : *Ici était la ville de Pavie !* ” Ainsi finit cette fameuse révolte : la ville avait été livrée quelques heures au pillage ; et l'exagération même que mirent les ennemis des Français dans le récit de cette catastrophe, ne fut pas sans utilité pour les vainqueurs, parce qu'elle inspira une crainte salutaire à toute l'Italie.

Au passage du Mincio, qui eut lieu quelques jours après (le 30 mai), Napoléon courut un de ces dangers personnels qui auraient pu mettre fin dès lors à sa glorieuse carrière, et faire peut-être considérer par le vulgaire, comme des échauffourées heureuses, mais blâmables, les actes de génie par lesquels il venait de débiter. L'affaire était décidée ; l'ennemi fuyait, poursuivi dans toutes les directions. Le général en chef, après avoir donné ses ordres, étant harassé de fatigue, s'arrêta dans un petit château pour y reprendre un bain et s'y reposer un peu. Tout à coup arrive un détachement autrichien qui, cherchant une issue à sa fuite, s'était égaré en remontant le Mincio. Napoléon se trouvait presque seul dans cette habitation. La sentinelle en faction à la porte extérieure n'a que le temps de la fermer en criant : *Aux armes !* et le général victorieux, au milieu même de son triomphe, est réduit à se sauver à demi nu, par les derrières des jardins. Ce danger, qui pouvait se renouveler fréquemment, fut la cause de la formation des *guides*, chargés plus spécialement de la garde de la personne de Napoléon. Ce corps fameux, composé de cavaliers d'élite ayant tous cinq ans de service, reçut, dès sa création, l'uniforme adopté depuis pour les chasseurs de la garde impériale ; glorieux uniforme, qui fut aussi le dernier habit porté à Sainte-Hélène par l'empereur mourant.

(A CONTINUER.)

LES FEMMES CHINOISES.



A vie recluse et tout orientale des femmes chinoises fournit peu d'aliment à la curiosité. On ne les voit jamais, on les entend rarement, et encore ce n'est que par une distinction spéciale qu'accorde le père ou le mari, les seuls hommes qui puissent jouir de leur société. Un médecin anglais qui avait sauvé la vie de la jeune fille d'un mandarin et lui avait ensuite donné des leçons m'a raconté qu'après le mariage de la demoiselle il fut invité par le père et le mari à dîner avec elle. On le plaça entre les deux messieurs ; et la jeune femme se tint dans un cabinet à côté d'où, invisible, elle soutenait la conversation, et pouvait tout voir à travers une jalousie. Les femmes chinoises vivent ignorées, dans une dépendance, dans une nullité dont l'idée seule épouvanterait les dames de nos contrées et leur ferait trouver la mort préférable. Néanmoins, comme il ne faut point passer sous silence la moitié du genre humain destinée par la Providence à conserver notre espèce et à exercer tant d'influence sur les peines et les plaisirs de notre vie, le peu que nous savons sur les femmes chinoises nous le ferons connaître.

Nous commencerons par faire observer que c'est principalement des femmes riches et de rang distingué que nous parlons, car celles du peuple ont en tous pays à peu près la même existence : leur pauvreté, à mesure qu'elle les assujettit au travail, les affranchit de l'homme, auquel elles sont utiles et qu'elles aident à nourrir ses enfans. Ces femmes de la basse classe n'ont point en Chine la beauté qui distingue parfois celles d'Europe. La raison en est qu'il se trouve rarement une jeune fille d'un joli minois ou d'une taille gracieuse et élégante qui ne soit, à quatorze ans, vendue ou offerte en cadeau à quelque grand personnage.

A l'avènement d'un nouvel empereur, les principaux personnages de l'Etat lui conduisent leurs filles, afin qu'il choisisse ses femmes parmi elles. Celles qui sont acceptées confèrent un grand honneur à leurs familles, qui en acquièrent beaucoup

de crédit. On présente pareillement des femmes à tous les princes de la maison impériale.

L'épouse est la maîtresse de la maison et des autres femmes. Chaque homme n'en peut avoir qu'une ; elle seule lui donne des héritiers devant la loi. C'est ordinairement la plus belle ou la plus aimable du harem ; car ce titre d'épouse ne lui est acquis ni par sa naissance, puisque, comme nous venons de dire, la noblesse ne se transmet point en Chine ; ni par sa fortune, car les femmes n'apportent jamais de dot, et sont, d'après les lois inhabiles à hériter. L'élévation dépend uniquement de la manière dont le mari observe les formalités voulues en l'admettant chez lui. S'il manque à une seule des six, elle n'occupe qu'un rang secondaire, réglé par le degré d'affection qu'elle pourra inspirer.

La femme ne peut jamais demander le divorce, mais le mari le réclame et l'obtient sous divers motifs, dont quelques uns semblent bien légers. Ce sont la stérilité ou le manque d'enfans mâles après trois filles, le mauvais caractère, le défaut d'obéissance aux parens du mari, le bavardage ou le langage libre, les infirmités chroniques, l'adultère, le vol.

Ce dernier cas de divorce nous étonne d'abord ; mais comprenons bien que la femme chinoise est tellement dégradée qu'elle n'est point responsable de ses actions ; que le mari seul en rend compte à la justice, comme faisait le père avant le mariage.

Quant à l'adultère, il est, outre le divorce, puni de châtimens corporels, mais il n'entraîne jamais la peine capitale.

Si la femme répudiée n'a ni parens ni amis pour la recevoir, on la relègue dans un appartement éloigné des regards du mari, qui n'a d'autre obligation envers elle que de la vêtir et de la nourrir comme une esclave.

Dès l'âge de sept ans, les filles des riches et des mandarins ne peuvent plus manger avec leurs frères, ni coucher dans la même chambre. A douze, elles cessent de sortir et ne voient plus le monde que derrière des jalousies et des rideaux, ou dans les miroirs que les femmes placent, comme en Hollande, au dehors des fenêtres. Là, pourvu qu'elles ne paraissent point, elles peuvent examiner, épier tous

ceux qui passent dans la rue qu'entrent dans la maison.

On donne à ces jeunes filles des maîtresses qui leur enseignent, avant tout, à parler et à se conduire avec soumission et dépendance. Sous leur direction, elles apprennent à filer, à tisser la soie et la laine, à les broder, à pincer une espèce de luth, à dessiner les fleurs, à faire les sacrifices et les offrandes aux divinités, à disposer les vases sacrés dans l'ordre convenable, et à brûler les parfums. Elles sont élevées dans une ignorance profonde sur tout le reste. Elles ne savent ni lire, ni écrire, ni causer ; leur éducation et leur retraite absolue les privent également des connaissances qui les rendraient un jour les compagnes de leurs époux, et non point leurs servantes et leurs esclaves.

À quinze ans, leur éducation est finie, et on les admet à tous les privilèges de la femme faite ; mais ce n'est qu'à vingt ans qu'elles peuvent se marier.

Le jour des nocés passé, la jeune femme est toute à sa nouvelle famille. Elle voit rarement la sienne, excepté son père ; car les femmes sortent peu, quoiqu'en chaises, et bien cachées au public. Cependant on ne peut pas dire qu'elles ne se visitent entre elles absolument jamais, mais seulement elles n'en font point habitude. Au reste, tout cela se règle par le rang qu'occupe le mari et le degré de distinction auquel prétend la femme. Il est si bien établi chez elles que la réclusion et la dépendance sont les marques particulières de la richesse et de la grandeur, qu'elles empiètent sur les restrictions que leur imposeraient les hommes, et que leur vanité trouve son compte à étaler un plus dur esclavage, comme celle des Européennes à déployer une magnifique parure.

Les femmes que, dans nos idées chrétiennes et libérales, nous trouverions les plus malheureuses de toutes, sont celles de l'empereur, cependant elles ne manquent point d'envieuses et d'imitatrices. Lorsque l'impératrice sort, elle est précédée de gardes qui font éloigner tout le monde et fermer les portes et les fenêtres des maisons devant lesquelles elle doit passer. Le même cérémonial s'observe pour toutes les dames de la cour, quoique les draperies de leurs chaises les défendent suffisamment du regard des curieux. En Chine, c'est l'usage établi que les gardes fassent préalablement éloigner le peuple des chemins par où doit passer l'empereur et sa cour.

L'impératrice et les autres femmes sont

donc toujours isolées comme dans un désert.

Pour les dédommager un peu, il y a tous les ans, à Thé-hol, une foire en miniature où les marchands simulés tiennent des boutiques que les véritables commerçans de Pékin garnissent volontiers de leurs marchandises dans l'espoir qu'elles y seront vendues.

Les femmes qui en Chine passent pour les plus belles, celles qui font l'ornement de la cour, les délices de l'empereur et des mandarins viennent des provinces méridionales de Tche-kiang et Fo-cheng. Ce sont les Géorgiennes de l'Asie, les Romaines de Transtévère, les Andalouses de l'Espagne. Mais la beauté est relative ; ces femmes, si remplies d'attraits pour les Chinois, causeraient peu d'enthousiasme en Europe ; quelques-unes y sembleraient laides. J'ai visité la collection de M. Langdon, à Londres ; je suis entré dans son harem chinois et certainement je n'aurais point été de ceux que les beautés de Tche-kiang et de Fo-cheng séduisent.

Les Chinoises ont la peau blanche, les yeux petits, mais ovales, les bras longs et maigres. Leurs pieds, déformés par la mode, leur donnent une démarche lourde, pénible, et pour ainsi dire boiteuse. On obtient ce beau résultat en tenant les doigts des pieds de l'enfant, lorsqu'elle est encore très jeune, repliés en dessous au moyen de bandelettes de soie serrées. Le pied ne recevant point la nutrition nécessaire, et le sang n'y circulant qu'à peine, n'atteint jamais sa croissance naturelle ; il reste petit, mais non élégant ; et sans le pouce, qu'en sa qualité d'orteil apparemment on a laissé seul allonger, il aurait assez l'apparence d'une huitre ou d'un pied de cheval. Toutes les filles riches sont assujetties à ce supplice, et au moins une de chaque famille pauvre qui aspire à une haute alliance. Les dames tartares n'ont jamais voulu se conformer à cet usage absurde, elles laissent prendre à leurs pieds les proportions de la nature.

Les mains des Chinoises, si petites et toujours cachées dans leurs larges manches, sont presque aussi remarquables que leurs pieds par la longueur des ongles, qu'on laisse croître et dont on favorise le développement au moyen de griffes d'argent qu'on attache en dessous et qui leur servent de soutiens. Quand les Anglais auront propagé chez nous cette mode, comme tant d'autres qu'ils ont importées de l'Inde et d'ailleurs, il est à croire que nos dames pourront au besoin imposer

alors plus de réserve à la témérité de laquelle entreprenant.

Quoique les femmes mettent en Chine l'embonpoint au rang des beautés de l'homme, elles le regardent comme un grand défaut dans leur sexe, et elles s'efforcent de conserver la délicatesse de leur taille. J'ignore par quels procédés elles y parviennent, car elles ne font point usage de corsets, et leurs amples vêtements sont presque toujours flottans. Les Chinoises se blanchissent la peau, qu'elles ont déjà fort belle, avec un mélange de lait et de céruse ; elles se peignent de rouge les joues, les lèvres et les gencives, et ne conservent à leurs sourcils qu'une ligne arquée et très mince. Quelquefois le sourcil disparaît entièrement pour faire place à une légère feuille de saule où elles déploient toute leur adresse comme dessinatrices. Elles ont le front découvert, les cheveux relevés en arrière et noués derrière la tête en plusieurs nattes qui retombent sur leurs épaules. Elles ne négligent jamais de les orner de fleurs naturelles ou artificielles. Ce dernier soin est commun aux femmes de la campagne comme à celles des villes, aux vieilles et aux pauvres, comme aux jeunes et aux riches. Excepté celles de la cour ou d'un haut rang, qui portent des bonnets de velours noir garnis de pierreries, les femmes n'ont d'autre coiffure que leurs cheveux, sur lesquels elles jettent un voile lorsqu'elles vont dehors. Les jeunes filles à marier n'ont point les cheveux relevés sur le front, mais pendans de chaque côté des

tempes. Les femmes chinoises ne portent jamais de linge ; elles mettent sur la peau un réseau, qui est en soie comme tout le reste de leur costume. Elles ont par dessus une veste et un ample pantalon serré à la cheville, ayant le reste et les pieds nus. Cette veste et ce pantalon sont cachés par une longue robe de satin à larges manches, laquelle se rassemble avec grâce autour du corps au moyen d'une ceinture. Ces vêtements sont, en hiver, doublés de fourrures, dont quelques-unes ont un grand prix, surtout l'astracan, qu'on se procure en tirant le jeune agneau dans les entrailles de sa mère longtemps avant la naissance. Et c'est encore une barbarie qu'il nous faut reprocher aux Tartares et à ce peuple chinois, en qui nous avons d'ailleurs reconnu tant de bonnes qualités et d'humanité.

Les différentes parties du costume ne sont point de la même couleur, et c'est là

que se déploie le goût de celle qui les porte. En général, le rose et le vert, que les hommes se sont interdits, semblent y dominer. Mais il ne faut chercher dans l'ajustement des femmes, même les plus élégantes, ni dentelles, ni batistes, ni ces délicats et dispendieux articles de lingerie qui font la folie des Européennes. Toutes les broderies s'exécutent en soie, en or, en argent, et les mouchoirs sont des foulards.

Quoique moins brillantes que leurs maris, les femmes des mandarins se distinguent des autres par leur toilette ; elles sont couvertes de bijoux, et se font des écharpes de ces magnifiques châles orientaux que les hommes portent en ceintures. Ce sont les dames tartares qui ont introduit cette mode, que conservent la Perse et les Indes, mais que commencent, dit-on, à hannir les Ottomans.

Les femmes à petit pied ne mettent point de bas, elles les laissent aux hommes, et aux femmes pauvres ou tartares ; elles les remplacent par des bandelettes de soie, qu'elles enlacent autour du pied et de la jambe. Leurs souliers, toujours en étoffe, ont une semelle blanche épaisse et légère, formée de feuilles de papiers collées ensemble, et recouverte en dessous d'un parchemin, qui lui donne quelque solidité. Cette semelle dépasse beaucoup la grandeur des souliers, de manière qu'elle donne la base qui manque au pied. Cette chaussure peut durer longtemps, les dames chinoises ne marchant guère que dans l'appartement. Les femmes du peuple ont des espèces de sabots et des scandales en tresse noir. Leur costume ressemble à celui des femmes riches quant à la coupe, qui est toujours simple et presque sans coutures ; car les Chinois, étant ennemis des pièces rapportées, fabriquent tous leurs tissus, de façon à ce qu'une seule largeur suffise à la confection de leurs tuniques. Toute la différence consiste dans la matière : la soie des riches est remplacée par le coton de couleur unie, ou bien à carreaux et à raies, dans les classes moins aisées.

Les hommes et les femmes de la classe laborieuse sont habillés presque de même. Quant aux femmes riches, elles pourraient à quelque distance être prises pour les militaires, qui sont plus brillants que le peuple ; mais elles n'approchent jamais de la magnificence des mandarins, dont le costume rappelle la pompe de nos pontifes.

Les femmes de tous rangs fument comme

les hommes, et elles en prennent, dit-on, l'habitude dès l'enfance. Elles ont toujours à la ceinture une poche à tabac, à côté de celle destinée au mouchoir et de la cassolette où se renferme la noix d'arachide. Lorsqu'elles n'ont pas l'éventail à la main, elles le tiennent dans un étui, qui trouve aussi place à la ceinture. Elles en connaissent, dit-on, la coquetterie, et elles en ont perfectionné le langage de manière à laisser les Espagnoles en arrière. Chaque femme en possède une profusion et de toutes les formes et de toutes les couleurs. Les hommes ne se séparent jamais non plus de leur éventail, et ils en poussent la recherche presque aussi loin que les femmes. Les Chinoises ne se découvrent jamais le cou, ni les bras ; leurs tuniques et leurs vestes sont tout-à-fait montantes, et leurs manches, toujours longues et larges, cachent non seulement le bras, mais encore les mains.

Les femmes ne vont jamais au théâtre ; mais si c'est dans leur maison qu'il y a spectacle, elles y assistent derrière un grillage, comme elles le font quelquefois pour les festins, car la décence chinoise ne consiste point à priver les femmes de la vue des hommes, mais à les empêcher d'en être vues.

Malgré toute cette réserve, les villes de Pékin, Nankin, Canton, etc., sont remplies de coquettes, mais de bas étage. Les Chinois ne considèrent point la chasteté des femmes comme une vertu, ils ne l'estiment qu'autant qu'elle contribue à leur satisfaction particulière ou à leur intérêt. Ils y tiennent dans leurs femmes par un sentiment de jalousie, dans leurs filles par l'espoir qu'elles trouveront plus aisément des époux riches. Les pères qui n'ont point ces prétentions sont très peu soigneux de la conduite de leurs enfants, et les encouragent presque au désordre.

Quoiqu'en Chine les femmes soient bien dégradées, qu'il y ait même des marchands de femmes, que le mari ou le père ait tout droit sur elles, et que jamais elles ne se défendent sans s'exposer aux plus terribles châtimens ; quoiqu'enfin les pères lorsqu'ils ont trop d'enfants du sexe féminin, puissent, après leur naissance, les envoyer noyer comme nous faisons des chiens et des chats, cependant elles sont encore méprisées en Cochinchine. Là, on ne se contente plus de les tenir dans l'esclavage et de les vendre ; on se les cède, on les loue comme ici se louent les chevaux.

Les femmes du peuple, surtout celles des paysans, sont estimées en proportion de

leur force et de leur santé. Elles partagent tous les travaux des hommes, qui souvent les chargent de la partie la plus pénible : par exemple, l'homme est dans la charrue et sème, tandis que la femme traîne, attelée à côté du buffle, ce qui ferait horreur en Europe. Ces paysannes sont d'un grand secours dans leurs familles, car non seulement elles élèvent leurs enfans et soignent le ménage, mais elles s'emploient à la plupart des travaux des champs. Leur utilité n'empêche pas les maris de s'arroger un empire extraordinaire, qui, heureusement, est tempéré par la présence des grands parens et les maximes de modération inculquées dans le jeune âge. Les femmes de la province de Kiang-Si sont renommées comme les plus vigoureuses et les plus robustes ; elles sont en conséquence les plus recherchées par les agriculteurs et les fermiers.

La femme, de quelque rang qu'elle soit, se trouve mieux considérée de garder le veuvage. Il semble qu'à la fin d'un pareil esclavage, on ne devrait point être pressé d'en recommencer un autre, et qu'en tout cas ce serait plutôt à un acte de vertu et de patience. Il est vrai que la veuve n'est guère plus libre que la femme mariée ; elle est alors sous la dépendance de l'aîné de ses fils, ou rentre sous celle de son père.

Nous ne pouvons clore cette notice sur les femmes chinoises sans denoncer le sage Confucius comme ayant autorisé la polygamie par cette allégorie, qui n'est pas très ingénieuse, et qu'on lit parmi ses maximes : *« Quand l'habit qu'on porte est vieux, usé, hors d'usage, on peut en prendre un autre. »* Lui-même il n'eut jamais qu'une femme ; il la répudia, mais ne se remaria point.

C'est une chose remarquable et digne de réflexion que les hommes les plus sages de différentes régions et de différentes époques aient été malheureux dans leur ménage. Mong-tsee, le plus illustre philosophe de la Chine après Confucius, répudia, comme lui, sa femme, disant : *« Je la renvoie pour garantir ma vertu. »* Le sage Socrate, au contraire, gardait Xantippe *« pour voir jusqu'où la patience de l'homme peut aller. »* Devons-nous en induire que les femmes sont si difficiles à gouverner et à satisfaire, que la tâche est au dessus des forces de la sagesse même, ou devons-nous prendre leur avis ? Elles diront peut-être que c'est tout au rebours ; que les hommes sont par leur nature de si mauvais maris, que les plus parfaits d'entre eux n'ont pu parvenir à rendre leurs femmes heureuses. Qui décidera la question ?

Malgré les mœurs et les difficultés de la langue, qui éloignent les Chinoises de l'étude et des sciences, néanmoins la tradition a conservé le nom de *Tse-Tien-hoang-hean* comme celui d'une femme savante et vertueuse. Ses ouvrages ont été traduits en français par Amiot.

Au commencement du dix-neuvième siècle une autre femme s'est illustrée dans un autre genre. La veuve du fameux corsaire Chingyih eut le courage et la force d'imposer ses lois à des milliers de bandits. Elle les soumit à un code où triomphent l'esprit, la sagesse et la justice. Il défendait de descendre à terre sans la permission du gouvernement. Toute prise était enregistrée et partagée également, excepté l'argent, qui était remis entre les mains du chef, lequel en conservait les quatre cinquièmes pour fournir aux besoins de la flotte; le reste était ensuite distribué comme les autres captures. Les provisions, les munitions étaient immédiatement payées en argent au propriétaire.

Lorsqu'on faisait une prise, les femmes pouvaient être rachetées et devaient être respectées pendant leur captivité. Les plus belles seulement, et celles qui n'offraient point de rançon, étaient vendues aux bandits célibataires, qui devaient s'en faire des épouses légitimes. Quand ils avaient fait cette acquisition, ils recevaient une cabine pour eux et leur famille. Celui qui avait insulté une prisonnière était puni de mort; c'était du reste la peine de toute infraction aux réglemens.

Les généraux de cette veuve ayant formé deux partis, elle se vit dans une situation périlleuse. Elle traita alors avec l'empereur de la Chine comme de puissance à

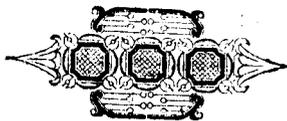
puissance. De l'île de Formose, qu'elle habitait, elle se rendit à Canton avec quelques femmes de sa cour, et stipula avec le vice-roi pour elle et ses généraux. L'empereur éleva les généraux à de hauts grades dans la marine chinoise, et la veuve, avec ses femmes et ses trésors, se retira à Macao, où elle vivait encore lors de la dernière expédition des Anglais.

La conduite des Chinois avec leurs femmes excitera sans doute la désapprobation d'une grande partie de mes lecteurs; on ne va pas manquer de les appeler barbares. Quand on songe que le christianisme avait complètement grandi la femme et lui avait donné la liberté dont elle jouit en Occident, que nous l'appelons la plus belle moitié du genre humain, que la civilisation lui doit presque tous les progrès de l'urbanité et de la politesse de nos usages, il n'est pas possible d'approuver l'abrutissement dans lequel les Chinois ont plongé les leurs.

Cependant j'ai trouvé des approbateurs d'un tel régime. Un d'entre eux me dit un jour que "c'était à cette servitude, à cet esclavage des femmes, que la Chine devait la stabilité sociale dont elle jouissait depuis cinq mille ans. Les femmes (ajoutait-il) sont toujours la principale cause de la ruine et de la chute des empires. L'empire romain leur a dû sa ruine et le Bas-Empire sa formation. Les grands états de l'Europe, eux aussi, devront aux femmes leur décadence et leur chute."

Je suis tout-à-fais hors d'état de décider une aussi grande question, et je laisse à mes lecteurs les plus philosophes et les plus sages le soin de la résoudre.

Comte ALEX. BONACOSI.



POESIES CANADIENNE.

LA BAYADÈRE,

ROMANCE.

J'ai vu, j'ai vu la Bayadère,
 Cette fille au corsage noir,
 Au front limpide, à l'œil sévère,
 Jolie enfant, bien belle à voir.
 Sa main droite pressait sa hanche
 L'autre élevait un tambourin,
 Et les plis de sa robe blanche
 Voilaient ses souliers de carmin !

Quelqu'un lui disait : " brune fille,
 Je veux te donner autant d'or
 Qu'en peut contenir ta sébille,
 Si tu me permets... doux trésor !...."
 Sa main droite pressait sa hanche
 L'autre élevait un tambourin,
 Et les plis de sa robe blanche
 Voilaient ses souliers de carmin !

Elle repoussa, sans mot dire,
 L'étreinte de l'homme brutal,
 Puis, revint avec un sourire,
 Danser sur le pavé fatal !
 Sa main droite pressait sa hanche
 L'autre élevait un tambourin,
 Et les plis de sa robe blanche
 Voilaient ses souliers de carmin !

Pauvre vierge ! qu'elle était belle !...
 Elle est morte ! et je me souviens
 Des longs éclairs que sa prunelle
 Lançaient quand elle lui dit : " Viens !"
 Sa main droite pressait sa hanche
 L'autre élevait un tambourin,
 Et les plis de sa robe blanche
 Voilaient ses souliers de carmin !

J. LENOIR.

Montréal, 5 juillet 1848.

LE BANDIT MORT.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

Pourquoi dort-il ici, tandis que la trompette
 Rugit son cri de guerre et guide les poignards ?
 Les braves ont jeté du sang sur son aigrette :
 Il n'est donc plus leur chef, l'homme aux brûlans
 [regards ?

Bien qu'un rouge manteau lui serve de suaire,
 Bien qu'un chaînon d'acier prenne ses larges reins,
 Cet homme, dont la voix ébranlait son repaire,
 Plus que les sons du cor, aimait les chants sercins !

Où le torrent s'écoule avec un bruit étrange,
 Farouches, l'arme au poing, des soldats sont venus.
 Il est nuit : de la mort on voit flamboyer l'ange !...
 Mais lui, pourquoi dort-il ?... Ces pas lui sont con-
 [nus !

Il a bondi soudain : une rumeur lointaine,
 Traversant les flots noirs, arrive jusqu'à lui !
 Indécis, il regarde et le ciel et la plaine,
 Et cette belle enfant qui le charme aujourd'hui.

Ira-t-il au combat ? Sa douce fiancée
 Est là ! Sur son front pâle il pose un long baiser !
 Sa bande généreuse a compris sa pensée !...
 Tout ce qu'il a de haine est venu l'embraser !

Et puis, il est tombé comme tombe le chêne,
 Quand le feu de l'orage a divisé son tronc !
 Les vainqueurs, en passant, ne le virent qu'à peine,
 Et les pieds des chevaux lui broyèrent le front !

On ne le verra plus, le soir, sur la falaise,
 Regarder les flots bleus qui courent sur la mer,
 Ni dans les bois obscurs, à cette heure mauvaie,
 Où le bandit qui veille a le sourire amer !

Le barde ne doit pas rappeler sa mémoire,
 Ni le cyprès funèbre ombrager son tombeau !
 Mourir comme il est mort, est-ce là de la gloire ?
 Qui sait ? Mais du soldat le sort n'est pas plus
 [beau !

J. LENOIR.

Montréal, 12 juillet 1848.

AVIS CHARITABLES DONNES A L'ABRI DES RIDEAUX

PAR MADAME CAUDLE. (1)

HUITIÈME CHAPITRE.

(M. Caudle a été fait franc-maçon.—
Indignation et curiosité de Mad. Caudle.)



—Tenez-donc, Mr. Caudle, écoutez-donc, Mr. Caudle : oh ! vous ne me ferez pas accroire que vous dormez déjà—ce que j'ai à vous dire, c'est que—tenez c'est inutile, parfaitement inutile que nous ayons quelques difficultés à ce sujet ; mais enfin, j'y suis résolue, Mr. Caudle ; je vais vous quitter. Ou je saurai tout ce que vous avez fait cette nuit, ou je laisse la maison demain matin ; choisissez. Voilà bien le coup de mort de l'état du mariage, je crois, la disparition de toute confiance entre l'homme et la femme,—si un mari a des secrets et les garde pour lui. Ce doit être de beaux secrets, ma foi, puisque sa femme ne peut pas les connaître. Ils ne sont pas de nature à être connus de personne, si c'est le cas. Eh bien Caudle, voyons, ne nous disputons point ; voyons, mon cher époux, mon petit mari, dis-moi un peu tout ce qui en est ! C'est de la bêtise, n'est-ce pas ? cependant ce n'est pas que j'y tiens,—j'aimerais à savoir, hein ? mon ami, voyons, liein ? dis-moi ça. Oh ! ne me dis pas que ce n'est rien ; je sais mieux que ça. Je ne suis pas une folle, M. Caudle ; je sais bien qu'il y a tout plein de quoi, moi, hein ! Caudle, conte-moi rien qu'un petit peu de ce qui en est. Tu sais bien que je ne te cacherais rien, moi, n'est ce pas que tu le sais Eh bien ?

—Caudle, vous êtes capable de faire damner les anges ! Tenez, ne vous imaginez pas que je vais vous laissez dormir, parce que c'est inutile, vous ne dormirez pas. Croyez-vous que j'aurais jamais permis que vous fussiez fait maçon, si je n'avais cru que vous me conteriez tout ce qui en est, le secret surtout ? Ce n'est pas que je m'imagine qu'il y a quelque chose à savoir, mais c'est justement pour ça que je veux vous entendre.

—Mais je sais ce que c'est ; oh oui, je ne saurais en douter. Votre secret, c'est de maltraiter les pauvres femmes, vos fem-

mes surtout ; de les tyranniser ; d'en faire vos esclaves. Ça doit être quelque chose comme ça, ou bien vous n'auriez pas honte de le dire. Ce qui est juste et honorable n'a pas besoin de l'ombre et du secret. Un homme qui se met franc-maçon fait une insulte à sa femme en ne lui disant pas le secret. Mais, la pauvre créature ! elle est sûre de le savoir de manière ou d'autre—car vous faites tous de fameux maris. Oui, oui ; la plus grande partie de votre secret, c'est d'avoir une meilleure opinion de tout le monde que de vos propres femmes et de vos familles. Il me semble pourtant qu'un homme a assez à faire chez lui—c'est-à-dire, s'il sait se conduire honnêtement,—pour avoir soin de ceux qui y sont. Il ne doit pas avoir de soins de reste pour les autres.

—Et je suppose qu'on vous appelle « Frère » Caudle ? En voilà un joli frère, vraiment ! quand on y pense ! se vêtir d'un tablier de cordonnier, car vous en avez l'air ! Et pourquoi donc ce tablier, s'il vous plait ? Il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas trop respectable ; j'en suis certaine. Eh bien ! tout ce que je désirerais, ça serait d'être une reine pour une couple de jours. J'aurais bientôt mis fin à la franc-maçonnerie, et à toutes ces sottises.

—Voyons, Caudle ; ne nous disputons pas. Dis-donc, tu n'es pas malade, cher, hein ? Eh bien, un petit mot, veux-tu, rien qu'un petit mot du secret.—De quoi riez-vous donc là ? Mais je suis folle de m'occuper de vous.

—Et vous ne me le direz pas votre secret, hein ; vous prétendez dire que je ne le saurai pas ? Caudle, vous savez combien il faut de persistance pour me faire mettre en colère—ce n'est pas que je m'occupe du secret par lui-même : non, je ne donnerais pas un bouton de fer pour le savoir, parce que c'est de la bêtise, j'en suis sûre. Ce n'est pas du secret que je m'occupe : c'est du mépris, Mr. Caudle, qu'un homme témoigne à sa femme, c'est de l'insulte qu'il lui fait, Mr. Caudle, quand il s'imagine vivre et garder un secret sans qu'elle le sache. Et l'homme et la femme ne font qu'un ! oui-dà ! J'aimerais à savoir comment cela peut-être quand un

[1] Voir nos dernières livraisons.

homme est franc-maçon—quand il garde un secret qui le sépare de sa femme ? Ah ! vous, hommes, c'est vous qui faites les lois, aussi avez-vous bien soin de les faire toutes à votre avantage : car, s'il en était autrement, les femmes devraient avoir le droit de demander le divorce quand leurs maris se font franc-maçons ; quand ils ont un lieu secret dans leur cœur—une place cachée dans leur esprit—où leurs pauvres femmes ne peuvent mettre le nez !

—Tenez Caudle vous ne fermez pas les yeux d'une semaine,—non ma foi—si vous ne m'en dites pas un petit peu de votre secret. Allons ; oh ! le bon petit mari. Tu sais bien, Caudle, que je ne te refuserais rien, moi ; tu le sais bien, ou du moins, tu devrais le savoir à l'heure qu'il est. Oh ! je voudrais bien aussi moi avoir un secret ! A qui songerais-je à le confier, si ce n'est pas à mon cher mari ? Le garder pour moi seule, ça me rendrait malheureuse, tu le sais, Caudle. Eh bien, mon cher ?

—Avez-vous jamais vu un homme pareil ? Lui, un homme ! C'est une brute ! —Oui, Mr. Caudle, vous êtes une créature brutale et insensible, puisque vous êtes à même de m'obliger et que vous ne le faites pas. Je ne m'oppose pas à ce que vous soyez franc-maçon ; pas le moins du monde, Caudle ; je crois même que c'est une bien bonne chose—tout ce qui me choque, c'est que vous en faites un mystère. Mais vous me le direz—vous le direz à votre petite Marguerite ? Vous ne voulez pas ? Mr. Caudle, vous êtes un misérable !

—Mais je sais pourquoi : oh oui ! je puis le dire. Le fait est que vous avez honte de me dire combien vous avez fait rire de vous. C'est ça. Vous ! à votre âge —un père de famille ! Vous devriez avoir honte, Caudle.

—Et maintenant, je suppose, vous allez vous rendre tous les soirs à ce que vous appelez votre loge ? Une loge, vraiment ! ça doit être une belle place, que votre loge ! un endroit où les femmes ne sont pas admises. Vous en faites de belles là, n'est-ce pas ? Et puis vous vous appelez les uns les autres du nom de frères. Des frères ! il me semble que vous aviez assez de parents sans aller en chercher là.

—Mais je sais pourquoi toute cette franc-maçonnerie.—C'est seulement une excuse pour vous éloigner de vos femmes et de vos familles, et pour vous mettre à même de fêter et de boire ensemble, voilà tout. C'est ça le secret. Et pour mal-

traiter les femmes—comme si elles vous étaient inférieures, et qu'on ne pût se fier à elles. Le voilà votre secret ; et ce n'est pas autre chose.

—Ecoute, Caudle, ne nous disputons pas. Oui, je sais que tu es malade.—Pourtant, Caudle chéri ; Caudle, dis-moi-le donc, Caudle !

Je ne me souviens plus d'autre chose, dit Caudle, car j'avais fait un excellent souper, et je perdis la mémoire je ne sais trop comment.

NEUVIÈME CHAPITRE.

(M. Caudle s'est donné la permission d'aller à la foire de Greenwich.)

—Eh bien ! Mr. Caudle : j'espère que vous vous êtes amusé à Greenwich.

—Comment sais-je que vous êtes allé à Greenwich ? Je le sais parfaitement bien, monsieur ; je sais tout ce qui en est ; j'en sais beaucoup plus que vous ne croyez. Je savais bien qu'il y avait quelque chose qui se brassait. Oui, j'en étais sûre quand je vous ai vu sortir de la maison aujourd'hui. Je m'en suis aperçu rien qu'à votre air, quoique je n'en ai rien dit, sur ma parole ! Et vous vous appelez un homme respectable, et un père de famille ! Aller à une foire au milieu de toutes sortes de gens—à votre âge, si ! Oui, et ne pas même penser à emmener votre femme avec vous ! Oh ! non ! il vous est libre à vous d'aller vous promener et vous amuser avec un tas de je ne sais qui : sortir et vous rendre très-aimable, je n'en doute pas. Ne m'interrompez pas ; j'entends dire de tous côtés quel bon compagnon vous faites, Mr. Caudle ; de quel bon caractère vous jouissez. Ah ! tout ce que je souhaite, c'est qu'on pût vous voir chez vous, voilà tout. Mais voilà ce que c'est que les hommes. Ils gardent leur bonne humeur pour le dehors, leurs femmes n'en ont jamais connaissance ! Oh ! mon Dieu ! qui est-ce qui voudrait être femme !

—Tenez, Caudle, je ne suis pas de mauvaise humeur, pas du tout. Je sais que j'étais bien folle dans les premiers temps de notre mariage : je me tourmentais et me chagrinais jusqu'à la mort quand vous sortiez ; mais je me suis débarrassée de cette vilaine habitude. Je ne voudrais pas me déranger maintenant pour le meilleur homme du monde. Car qu'est-ce qu'en retire une pauvre femme après tout ? Rien, absolument rien, non. Ce sont celles qui s'occupent le moins de leur famille qui passent le mieux dans le monde. J'aimerais à pouvoir m'habituer à ne pas songer à la mienne.

—Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit, comme un homme, franchement, quand vous êtes sorti, que vous alliez à la foire à Greenwich ? Qu'est-ce que vous me dites-là ? que vous n'aviez pas dessein d'y aller ; vous y étiez décidé, et je ne l'ignore pas. Vous avez dû en faire de belles là, il n'y a pas de doute. J'aurais aimé à être derrière vous, rien que ça. Un homme de votre âge, fi ! Et moi, comme de raison, je n'ai jamais besoin de sortir. Oh ! non. Je puis rester à la maison pour tenir compagnie à la chatte. Jamais vous n'auriez l'idée de faire comme les personnes respectables, d'emmener avec vous à la foire votre femme et vos enfants. Oh non ; vous aimez mieux n'être pas vu en leur compagnie. Je suis bien sûre que beaucoup de personnes ignorent que vous êtes marié ; comment le sauraient-elles ? On ne voit jamais votre femme avec vous. Oh non ; on y voit tout le monde excepté ceux qui vous touchent de plus près.

—La foire de Greenwich ! vraiment ; oui, et, comme de raison, vous vous êtes amusé à monter et descendre la côte à la course avec n'importe qui, le premier venu. Ne me contredites pas ; je sais quelle espèce d'homme vous faites quand vous sortez. Vous ne vous imaginez pas, Mr. Caudle, que j'ai oublié ce chapeau rose, hein ? Non, je ne me tairai pas, et je ne suis pas folle. C'est tout-à-fait la même chose, monsieur, que ce chapeau rose existât ou non il y a cinquante ans—ça ne fait pas de différence. Non ; et quand même je vivrais encore cinquante ans, je ne cesserai pas d'en parler. Vous devriez rougir de honte, Mr. Caudle. Mon Dieu ! Où sont-elles les femmes qui auraient été pour vous ce que j'ai été moi ? Ah ! si c'était à recommencer, je ne serais pas si bête.

—Aller à une foire ! et je m'imagine que vous vous êtes fait dire votre bonne aventure par les bohémiennes ? Ce n'était pas la peine de dépenser votre argent pour ça, je vous le dirai bien, moi, votre avenir, Mr. Caudle, c'est la prison. Et ça serait bon pour vous, oui en vérité, si votre femme et vos enfants ne devaient pas en souffrir.

—Et puis, vous êtes monté à cheval.—*Vous n'avez pas monté à cheval ! Voyons, Caudle, c'est inutile de me contredire ; mais je gagerais que vous êtes allé à cheval. Je vous dit, Caudle, que je sais quel homme vous faites quand vous sortez. Je n'ai pas la moindre confiance dans les*

hommes, et en vous, Caudle, moins qu'en tout autre.

—Et puis encore, qu'alliez-vous faire au plus épais de la foule, pour faire déchirer vos habits par les filles ! Quoi ! *ce n'est pas votre faute si elles ont déchiré votre habit !* Taisez-vous ; les filles ne déchirent pas les habits, à moins qu'on ne les y encourage. Et puis ce n'est pas tout, monsieur avait besoin de faire un tour d'escarpolette. *Ce n'est pas vrai !* Eh bien, si vous n'avez pas balancé, ce n'est pas de votre faute ; vous en aviez envie, j'en suis sûre.

—Et les marionnettes, vous avez voulu les voir aussi ? Là—Ah ! pour le coup, vous ne niez pas. Vous avez été voir les marionnettes.—*Qu'est-ce que ça fait, Mr. Caudle ?* Ça fait beaucoup, monsieur. Je connais ce qui peut arriver dans une foule pareille où tout le monde pousse et pince. Les beaux endroits ! Et vous, un homme marié et un père de famille ! Non, je ne me tairai pas. Vous avez beau menacer de vous lever. Vous aviez bien affaire à aller à Greenwich, tirer des courses, jouer aux anneaux et autres bêtises ! Pouah ! c'est dégoûtant, M. Caudle. Oh ! je suppose que vous avez fait bien d'autres choses, ou du moins vous en aviez envie, et c'est aussi mal ;—dorénavant, monsieur, vous pouvez balancer, sauter, tourner, polichineller et faire la bête tout à votre aise. Vous devriez vous cacher sous la couverture du lit, et rougir de honte.

—Et ce qu'il y a de plus égoïste—de plus mesquin dans votre conduite, Caudle, c'est que vous vous amusez toute la journée, et que vous n'apportez pas même un gâteau pour vos enfants qui sont restés à la maison. N'avez-vous pas honte de me dire que vous leur aviez acheté plein vos poches de noix, et qu'on vous les a volées. Mais dans quelle compagnie étiez vous donc, Mr. Caudle.

—Mais je m'attends à apprendre toute l'histoire demain ; je ne doute pas monsieur, que vous n'ayiez terminé votre belle journée par quelque bal dans une auberge. Que vous devriez être beau à voir ! Non ; je ne me rends pas ridicule. C'est vous qui êtes ridicule ; et tous ceux qui vous connaissent ne se gênent pas de le dire. Tout le monde sait ce que j'ai eu à endurer de vous.

—Aller à une foire ! quand j'y pense ! un homme de votre âge !

Ici, dit Caudle, je m'assoupis au son confus et mêlé des mots de—côte—bohémien—filles—balancement—tournoiement—voleurs—noisettes.

DIXIÈME CHAPITRE.

(Sur les boutons de chemises de Mr. Caudle.)

Eh bien ! Mr. Caudle, j'espère que vous êtes un peu de meilleur humeur que ce matin ? Là—vous n'avez pas besoin de commencer à siffler ; mais c'est comme ça que vous êtes. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que tout de suite vous ne cherchiez à m'insulter. J'ai vu un temps où j'avais coutume de dire que vous étiez le meilleur homme du monde ; maintenant vous devenez un vrai démon. *Vous laisser dormir !* Non, je ne vous laisserai pas dormir. C'est le seul moment que j'aie pour vous parler, et vous m'écoutez. Je ne puis vous dire un mot de la journée ; et ça serait bien dur si je ne pouvait desserrer les dents le soir ; et ce n'est pas souvent que je me permets de parler, le bon Dieu le sait.

—Parce qu'une fois dans votre vie il manquait un bouton à votre chemise, vous pestez, vous tempêtez à faire soulever la couverture de la maison ! *Vous n'avez pas pesté ni juré ?* Ah ! Mr. Caudle ! vous ne savez pas ce que vous faites quand vous êtes fâché. *Vous n'étiez pas fâché ?* Ouidà non ? Eh bien, alors, je ne sais pas ce que c'est que la colère—et pourtant je le devrais à l'heure qu'il est. J'ai vécu assez longtemps avec vous, Mr. Caudle, pour savoir cela.

—C'est bien dommage que vous n'ayiez à vous plaindre que d'un bouton de chemise. Si vous aviez quelqu'autre femme, vous trouveriez des sujets de plainte de reste, je vous certifie. Ma parole si je n'ai pas toute la journée l'aiguille et le fil à la main. Vous et les enfants, vous faites de moi une vraie négresse. Et qu'est-ce que j'ai pour remerciements ? Si, une fois dans votre vie, il manque un bouton à votre chemise—pourquoi dites-vous “oh !” — Qui, je le répète, une seule fois, Mr. Caudle ; ou deux fois ou trois fois, dans le plus des plus. Je suis sûre, Caudle, qu'il n'y a pas un homme sur la terre dont les boutons soient plus soignés que les vôtres. C'est dommage que je n'aie pas conservé les chemises que vous portiez quand nous nous sommes mariés ! j'aimerais à connaître ou étaient vos boutons alors ?

—Oui, ça vaut la peine d'en parler ! Mais c'est toujours comme ça que vous me traitez. Vous devenez furieux, et si j'ai le malheur d'ouvrir la bouche, vous ne voulez pas m'écouter. Voilà, vous autres hommes comme vous voulez toujours par-

ler tout seuls ; quant à la femme, il faut qu'elle se taise.

—Vous vous faites une drôle d'idée d'une femme, si vous vous imaginez qu'elle n'a rien à faire qu'à penser aux boutons de chemise de son mari. Voilà une belle idée du mariage, ma foi. Ah ! mon Dieu ! si les pauvres femmes savaient seulement par où il leur faudra passer ! Des boutons et mille et une autre choses ! jamais elles ne se livreraient à un homme, j'en suis sûre, fût-il le meilleur du monde ! *Qu'est-ce qu'elles feraient, Mr. Caudle !* Eh bien ! elles demeureraient seules, et cela vaudrait mieux, j'en suis certaine.

—Et puis après tout, je suis sous l'impression que le bouton ne manquait pas à votre chemise : je suis sûre que vous l'avez arraché exprès pour avoir l'occasion de grogner. Oh ! vous êtes vexant assez pour ça. Tout ce que je sais, c'est que c'est surprenant que le bouton ait manqué ; car, il n'y a pas une femme qui soit plus esclave que moi des boutons de son mari. C'est surprenant toujours, je ne dis que ça.

—Pourtant, il y a une consolation ; tout cela ne peut durer longtemps. Votre humeur me pousse au tonbeau, et je ne vous troublerai pas bien longtemps. Ha ! vous pouvez rire ! et vous auriez l'effronterie de rire, je n'en doute pas ! C'est là votre amour, voilà vos sentiments ! Je me sens décliner tous les jours, quoique je ne le dise pas. Et quand je ne serai plus, on verra comment votre seconde femme prendra soin de vos boutons. Vous verrez la différence alors. Oui, Caudle, vous penserez à moi alors ; car alors, je l'espère, vous ne posséderez pas même la queue d'un bouton.

—Non, je ne suis pas vindicative, Mr. Caudle ; personne ne m'a jamais dit cela que vous. Qu'est-ce que vous dites ? *Personne ne m'a jamais si bien connue que vous ?* Ça ne serait rien à la chose ! Ah ! Caudle, je ne voudrais pas avoir votre caractère pour des mines d'or. C'est fort heureux que je ne sois pas acariâtre comme il y en a, car, nous en ferions un beau ménage. Tout ce que je souhaite, c'est que vous eussiez eu une femme qui vous eût parlé ! c'est alors que vous aurez fait la différence. Mais vous abusez de moi, parce que, comme une pauvre imbécille, je ne dis rien. Vous devriez avoir honte, Caudle.

—Et le bel exemple que vous donnez comme père à vos enfants ! Vous rendez vos garçons aussi méchants que vous.

Murmurer et pester comme vous avez fait pendant le déjeuner à propos de vos boutons ! Et un dimanche matin, encore ! Et vous vous dites chrétien ! Qu'est-ce que diront vos enfants de vous quand ils seront grands ? et tout cela pour un misérable bouton qui manquait au poignet ! un homme qui se respecte n'aurait jamais voulu le mentionner. *Pourquoi je ne me tais pas ?* Parceque je ne veux pas me taire. Quoi ! je perdrai ma tranquillité d'esprit—je me verrai poussée vers la tombe pour un misérable bouton de chemise, et encore, il faudra que je me taise ! Voilà bien comme vous êtes, vous autres hommes !

—Mais, je sais ce que je ferai par la suite. Tous vos boutons peuvent tomber, depuis le premier jusqu'au dernier, je ne me remuerai seulement pas pour les ramasser. Eh bien ! que ferez-vous alors ? Oh ! vous chercherez quelqu'autre pour les poser, hein ? Voilà pour un homme une belle menace à faire à sa femme ! et à une femme comme je l'ai été pour vous, à la négresse, à l'esclave de vos boutons, je puis le dire ! Quelqu'autre pour les coudre ! Non, Caudle, non, pas tant que je serai en vie ! quand je serai morte—et avec ce que j'ai à souffrir, ça ne peut tarder d'arriver—quand je serai morte, dis-je—oh ! quel animal vous devez être pour ronfler ainsi !

—*Vous ne ronflez pas ?* Ah ! voilà ce que vous dites toujours ; mais n'importe. Vous trouverez quelqu'autre pour les coudre, n'est-ce pas ? Ah ! ça ne m'étonnerait pas, oh non, rien ne me surprendrait, maintenant. Rien du tout. Voilà où les choses en devaient venir, tout le monde me l'avait bien dit,—et maintenant, les boutons m'ont ouvert les yeux ! Mais le monde entier connaîtra votre cruauté, Mr. Caudle. Moi qui ai été une si bonne femme pour vous ! quelqu'autre, mon Dieu, pour coudre vos boutons ! Je ne serai plus maîtresse dans ma propre maison ! Ah ! Caudle ! tenez, ce n'est pas pour tout au monde que je voudrais avoir ce que vous avez sur la conscience ! J'aurais honte de traiter qui que ce soit de la sorte—non, je ne suis pas folle—C'est vous, Mr. Caudle, qui êtes fou, ou méchant.—et c'est encore pis ! Je n'ai pas même le droit de parler d'un bouton de chemise, que je ne sois menacée de devenir une nullité, un hors-d'œuvre dans ma propre maison ! Caudle, vous avez le cœur dur, dur comme la pierre du foyer, oui, comme

le foyer ! Me menacer, et seulement parce qu'un bouton—un bouton.—

Je ne me rappelle rien d'avantage, dit Caudle, car la nature envoya à mon aide un sommeil profond et réparateur.

ONZIÈME CHAPITRE.

(Madame Caudle insinue que sa chère maman pourrait bien venir demeurer avec eux.)

—Ton rhûme est-il mieux, Caudle ? oui ; je le pensais. Il sera tout-à-fait passé demain. Tiens, mon cher, veux-tu que je te dise, tu ne prends pas assez soin de toi ; tu le devrais pourtant, quand ce ne serait que par amour pour moi. Car, qu'est-ce que je ferais s'il venait à t'arriver quelque chose—mais je ne veux pas y penser ; non, je ne puis supporter cette idée-là. Ainsi, prends bien soin de toi, car tu sais que tu n'est pas fort, Caudle, que ta santé est faible.

—Comme maman paraissait heureuse d'être avec nous ce soir ! Dis-donc, ne t'endors pas si vite. N'est-ce pas qu'elle était heureuse ? *Tu ne sais pas ?* Comment peux-tu dire ça ? Tu dois t'en être aperçu. Elle se trouve toujours plus heureuse ici que partout ailleurs. Ha ! quel beau caractère elle a, cette chère maman ! Je puis dire que c'est un caractère satiné ; il est si doux, si uniforme et si tendre. Rien ne la vexe. Et puis, si tu savais seulement, Caudle, comme elle prend toujours ta part ! C'est vrai comme je te le dis ; tu serais son fils qu'elle ne t'en aimerait pas d'avantage. Qu'en penses-tu, Caudle, hein, cher ? réponds-moi donc ? *Tu n'en sais rien ?* Voyons, Caudle, tu dois t'en être aperçu ; ma parole, rien ne lui fait tant de joie que lorsqu'elle peut te faire plaisir.

—Te rappelles-tu jeudi soir la bonne soupe aux huitres qui t'attendait quand tu es rentré ! Eh bien, c'était cette bonne maman qui l'avait faite ! Marguerite qu'elle me dit, il fait froid ce soir ; ne crois-tu pas que ce cher Mr. Caudle aimerait quelque chose de bon avant que de se coucher ? Et voilà, Caudle, comment tu as eu des huitres. Voyons, Caudle, ne dors pas ; écoute-moi, rien que cinq minutes ; ce n'est pas souvent que je parle, le bon Dieu le sait.

—Et puis, il faut voir tout le mal qu'elle se donne, quand tu es sorti, si tes pantouffles ne sont pas placées tout près du feu. *Elle est bien bonne ?* Oui, je le sais, Caudle. Et puis, voilà six mois—quoique je lui aie promis de ne t'en rien dire—voilà six mois qu'elle travaille à te faire une chaîne et un porte-cigarres—et cela avec

sa vue si faible, cette chère maman, et à son âge !

—Et encore, comme elle fait bien la cuisine ! Je suis sûre qu'avec presque rien elle peut faire les meilleurs plats ! Je fais tout ce que je puis pour l'imiter : mais, je n'ai pas honte de l'avouer, Caudle, je ne puis y parvenir. Oh ! les bonnes petites choses qu'elle ferait pour toi—et que je ne sais pas faire, moi ; les enfans, tu sais, Caudle, me prennent tant de tems ! Je ne le puis pas, mon cher ; et je me le reproche souvent. Tiens, Caudle, tu ne dormiras pas ; au moins d'ici à cinq minutes. Il faut que tu m'écoutes.

—J'ai pensé, mon cher—ah ! cette vilaine toux, qui te déchire l'estomac !—J'ai pensé, chéri, que nous devrions engager maman à venir demeurer avec nous. Tiens, Caudle, tu ne dois pas dormir déjà ; c'est impossible—tu viens justement de tousser—oui à venir rester avec nous. Quel trésor nous aurions-là ! Alors, Caudle, tu ne te coucherais jamais sans avoir quelque chose de bien bon et de chaud. Et c'est ça qu'il te faut, Caudle ! *Tu n'en a pas besoin ?* Voyons, Caudle, tu sais mieux que ça ; tu n'es pas fort il s'en manque.

—C'est elle qui nous en épargnerait de l'argent par sa conduite ! Ah ! quel œil elle a pour toutes ces choses ! Il n'y a pas un boucher capable de la tromper, cette chère maman. Et puis donc, pour les volailles ! comme elle vous palpe ça, les poulets et les poules ! je n'ai jamais pu faire le marché comme elle : c'est un don qu'elle a—oui, c'est un don.

—Ah ! te rappelles-tu ses puddings au suif ? *Tu ne t'en souviens pas ?* Tu n'as pas honte, Caudle—combien de fois ne me les as-tu pas jetés à la figure ces fameux puddings au suif, en me reprochant de n'être pas capable d'en faire de pareils ? Mais, je ne voudrais pas essayer après cette chère maman—je croirais avoir trop de présomption. Tiens, cher, si elle restait avec nous—voyons, Caudle, tu ne dors pas—si elle restait avec nous, tu pourrais avoir un pudding au suif tous les jours. Voyons, ne te roule pas comme cela, et ne commence pas à pester contre les puddings au suif, tu sais bien que tu les aimes, cher !

—Oh ! il n'y en a pas comme elle pour faire la pâte ! je ne sais pas, mais il y a des personnes qui naissent avec du talent. Qu'est-ce que tu dis ? *Pourquoi ne suis-je pas née avec ?* Tiens, Caudle, c'est cruel ce que tu dis là—c'est manquer de sentiment ; je ne t'aurais pas fait ce reproche

pour tout au monde. On ne naît pas à sa guise.

—Combien de fois, tu aurais voulu brasser la bière à la maison ! et jamais je n'ai pu apprendre à brasser, moi. Mais, ah ! quelle bonne aïe cette chère maman sais faire ! *Tu n'y a jamais goûté ?* Non, je sais ça. Mais je me rappelle l'aïe que nous buvions chez nous : papa ne voulait plus boire autre chose. Le meilleur sherry ne la valait pas ! *Tu le crois bien ?* Non, Caudle, c'est vrai. Alors si maman restait avec nous, que d'argent nous épargnerions rien que sur la bière ! et puis tu pourrais toujours avoir chez toi, Caudle, ton aïe à toi, pure, saine et sans mélange : c'est ça qui te ferait du bien ! car tu n'es pas fort, Caudle.

—Oh ! et les gelées et les confitures de maman donc ! Je l'avoue Caudle ; ça m'a percé le cœur de voir que tu n'a pas toujours un pudding avec ta viande froide. Tiens, si maman restait avec nous, quant à ce qui serait des puddings aux fruits, elle te ferait oublier que l'été est passé, et tu t'y croirais tout le long de l'année. Mais moi, je n'ai jamais pu confire—maman, elle par exemple, c'est différent et avec si peu de frais ! En ferait-elle des bonnes petites brioches pour les enfans ! *Qu'est-ce que c'est que des brioches ?* Oh ! elles sont délicieuses—comme cette chère maman sait les faire.

—Tiens, Caudle, tu as mangé de ses hachis de mouton ? Tu t'en souviens ? Voyons tu ne dors pas—tu t'en souviens, n'est-ce pas ? et puis, comme tu les aimes ! Et moi je ne sais pas les faire à ton goût ! Eh bien, comme ça m'aiderait, si cette chère maman était toujours là près de moi, pour te faire un bon petit hachis quand tu le désirerais. Comme ça m'ôterait un poids sur l'estomac.

—Mais je ne t'ai rien dit de ses marinades. Ses choux rouges—ses noix—et tout ce qu'elle sait mariner ! Tu sais, Caudle, comme tu aimes les marinades ; et comme nous nous sommes quelquefois chiffonnés à ce sujet ; eh bien, si cette chère maman restait avec nous, jamais nous n'aurions mot ensemble. Et rien ne me rendrait plus heureuse—tu ne dors pas, Caudle ?—car je ne puis endurer les querelles, n'est-ce pas chéri ?

—Et les enfans ! comme ils aiment cette bonne maman ! elle m'aiderait tant à moi pour en avoir soin ! Ma foi, si cette chère maman restait avec nous, je ne m'occuperais plus de la rougeole ou de toute autre

maladie de cette espèce. Elle est si bonne nourrice ; c'est un vrai trésor !

—Et comme elle coud bien, surtout quand on pense à son âge ! c'est que, vois-tu, Caudle, je ne puis plus suffire à raccommo-der les enfants. Mais si j'avais ma- man avec moi, il ne manquerait jamais un point de couture dans la maison.

—Et puis, quand tu restes tard dehors Caudle,— car je sais qu'il faut quelquefois que tu rentres tard ; je ne peux pas t'avoir toujours à la maison, comme de raison— eh bien alors, cette chère maman veillerait

pour t'attendre, et rien ne saurait lui faire autant de plaisir.

—En sorte que, Caudle, chéri, je crois que maman ferait mieux de venir rester avec nous ? hein ? Caudle ? Tiens, tu ne dors pas, mon cher ; n'est-ce pas qu'elle ferait mieux ? Tu dis *non* ! tu dis *non* encore une fois ? *tu n'as pas besoin d'elle*, dis-tu ; tu ne veux pas, c'est clair ? Caudle —Caudle—Cau—dle !

Ici, dit Mr. Caudle, madame Caudle fondit en larmes ; et moi je m'endormis.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE AUX ETATS-UNIS EN 1847.

DEUXIÈME LETTRE.

EN Amérique, Monsieur, voyager est une chose sérieuse ; c'est un affaire de tous les jours et, pour ainsi dire, un des actes essentiels de la vie de chacun. Hommes, femmes, enfants, jeunes filles, personne ne recule devant les trajets les plus longs, quelquefois les plus pénibles. Le respect profond dont on entoure les fem- mes en ce pays fait qu'elles ne redoutent pas de se trouver seules au milieu de la plus nombreuse compagnie d'hommes. Des jeunes filles de quinze ans traversent les Etats-Unis, d'un bout à l'autre, aussi sûre- ment, aussi tranquillement que si elles étaient sous l'aile de père et mère.

Tout le monde donc voyageant par né- cessité et par plaisir, on a dû aviser aux moyens et de rendre les communications faciles et de ménager aux voyageurs un bien-être et un confort à peu près égaux à ceux du foyer domestique. D'abord le bon marché des transports, secondement l'absence complète de toutes ces petites tracasseries dont, en Europe, on accable le voyageur, sont un attrait réel, et que les étrangers surtout apprécient à un haut point. Vous vous présentez à un chemin de fer ou sur un *steam-boat*, quelle que soit la quantité de malles et de paquets dont vous êtes accompagné, on ne compte point

avec vous ; on charge le tout, cela va sans dire. Nulle part, dans aucune ville, vous n'êtes harcelé ni par les octrois, ni par les douanes, ni par les gendarmes. On ne vous demande jamais de passe-port, on ne fouille jamais vos malles.

Si vous le voulez bien, Monsieur, au- jourd'hui nous allons examiner les moyens de transport par eau les plus usités aux Etats-Unis, et j'essaierai de vous esquisser les différentes sortes de bateaux affectés à ces services. C'est surtout en fait de navigation que l'audace des Américains se dé- ploie dans toute son excentricité. Vous distinguez très-aisément un de leurs navi- res, au milieu d'un port, à la hardiesse de la mâture, à l'envergure des voiles ; on sent, en quelque sorte, dans le navire amé- ricain, le cheval de course. Il dément ra- rement cette bonne opinion qu'il inspire ; et puis, quand vous avez navigué deux jours seulement à bord, vous vous aperce- vez tout de suite qu'il doit un peu de cet air martial qui séduit, à celui qui le dirige, comme un coursier gagne en finesse, en fierté, en ardeur sous la main d'un cavalier intrépide. Je vous assure que cette audace cet esprit d'aventures finit par vous subjugu- er, et vous oubliez la prudence devant cette confiante sécurité que le marin amé- ricain conserve, même au milieu des plus grands dangers.

Si les navires à voiles n'offrent, dans leurs formes et leur construction, rien de bien frappant pour un œil vulgaire, il n'en

est pas de même pour les bâtiments à vapeur, qui sont des types qu'on ne rencontre qu'aux Etats-Unis ; nous allons le voir.

S'il vous en souvient, Monsieur, je vous ai dit deux mots déjà des *low-boats*, qui servent à remorquer les navires sur le Mississippi. Je veux vous en parler un peu plus longuement aujourd'hui.

Ces remorqueurs sont d'énormes bateaux qui n'ont de remarquable que leur puissance. Ils sont pour ainsi dire informes, larges, trapus, si j'ose m'exprimer ainsi. Leur avant cependant est assez finement taillé, de manière à lutter avantageusement contre le courant du fleuve. Les roues, d'une circonférence énorme, sont masquées par deux murailles en bois, du niveau de l'eau au sommet du pont établi en manière de galerie, et placé à une très-grande élévation. Ce sont pour ainsi dire des radeaux à quille, sur lesquels on dresse une charpente à jour qui supporte tout l'échafaudage de la galerie. On se rendra mieux compte de cette disposition en supposant un de nos navires ordinaires dont on aurait enlevé tout le bordage au ras de l'eau, laissant la cale à découvert, et le pont situé à 50 ou 60 pieds d'élévation. Dans la partie basse du *low-boat* mise ainsi à nu, se trouvent la machine, tout l'appareil à vapeur, les provisions, le bois pour combustible, etc.

Le *low-boat* s'annonce toujours de loin par le bruit formidable de sa machine ; on dirait un coup de canon se répétant de seconde en seconde. Je sais bien qu'au moment où nous fûmes accostés par le *low-boat* qui nous remorqua sur le Mississippi, je dormais du meilleur des sommeils et que je fus réveillé en sursaut en entendant retentir ce ronflement épouvantable. Selon l'habitude, il portait à ses flancs deux magnifiques navires, et en traînait trois autres ; nous nous mêmes de la partie, en sixième par conséquent.

Ce n'est certes point par leur élégance que ces bateaux vous frappent ; mais leur étrangeté même, le bruit des machines dont je parlais, la puissance qu'on leur devine, et les preuves qu'on les voit en donner, leur colossal aspect enfin appellent l'attention. On les examine, comme on tourne autour d'un éléphant. L'étonnement remplace l'admiration.

Il n'en est pas de même à l'égard des *steam-boats* qui parcourent les principaux fleuves de l'Amérique ; ils sont en vérité admirables. Ils sont tous à peu près construits sur le même type.

C'est, comme on le voit, une véritable maison à plusieurs étages, et dont l'intérieur des appartements est quelquefois d'une magnificence rare, sur les bateaux de premier ordre. La soie, le velours, l'acajou, les incrustations de nacre et de bois précieux, les décorations d'or, les peintures, les moulures artistiques, les tentures d'étoffes, les caprices d'architectures, jusqu'au marbre, tout le luxe possible d'ameublement et de confort y est déployé sur une échelle étourdissante. Ordinairement, sur le pont inférieur, entre la muraille du bord et la base de l'édifice, règne une galerie circulaire large de cinq à six pieds, qui parcourt tout le navire ; au premier étage, se trouve généralement une immense pièce qui va d'un bout à l'autre du bateau ; on l'appelle le salon. C'est dans cette pièce que se déploie plus particulièrement le luxe dont j'ai parlé. Vous y soulez d'épais et riches tapis qui couvrent le parquet dans toute sa longueur ; de bons fauteuils, des causeuses de toutes formes sont prêts à vous recevoir. Rien n'y manque : cheminées chargées de garnitures splendides, glaces richement encadrées, etc. Vous vous croiriez dans un des salons les plus beaux de Paris. A droite et à gauche de ce vaste appartement se trouvent les cabines, ou chambre à coucher, qui, sauf leurs dimensions restreintes, ne laissent rien à désirer. Le second étage est autrement distribué. Une moitié de la galerie de l'arrière forme le *salon supérieur*, où les voyageurs trouvent des livres, des tables à jouer ; c'est là que les musiciens qui s'embarquent par bande de six ou huit sur chaque steam-boat, donnent leurs concerts ; chose dont les Américains sont très-friands soit dit en passant. Ils aiment passionnément la musique ; quand elle est excellente, ils savent l'apprécier ; quand elle est mauvaise, il semble qu'elle leur fasse encore plaisir, car pour eux c'est toujours de la musique. J'ai entendu sur certains steam boats prodiguer à de malheureuses joucuses de harpe de frénétiques applaudissements, dont eussent été fières nos artistes les plus blasées.

Ce salon supérieur s'étend de l'arrière jusque vers le milieu du bâtiment ; là il y a une solution de continuité ; puis, à quelques pas plus loin s'élèvent deux ou trois nouvelles constructions, dont quelques-unes sont encore des chambres à coucher ; enfin, la dernière de toutes, tout à fait sur l'avant, est l'observatoire du timonier, qui gouverne de là son navire. Encore au-

dessus du salon supérieur, c'est-à-dire sur le toit de la maison, légèrement arrondi, on trouve une terrasse à ciel ouvert, entourée d'une balustrade en fer, et du haut de laquelle on peut contempler les splendeurs que la nature a semées sur les rives de tous ces magnifiques fleuves.

Je n'en ai pas fini, car c'est tout un monde à décrire qu'un steam-boat. Une portion de la grande pièce du premier étage est séparée du reste par une haute cloison à double porte au-dessus de laquelle on lit ces mots, formidables en Amérique, *Salon des Dames*. Nul pied profane ne peut fouler les moelleux tapis qui décorent cette pièce; c'est tout au plus si un œil profane peut y pénétrer à la dérobée. Ne sont pas rangés dans la catégorie des profanes les pères, frères, maris, fils, ou protecteurs (à quelque titre que ce soit), des femmes passagères à bord du navire. Ce sanctuaire, interdit aux hommes, renferme de délicates coquette-ries d'ameublement et d'arrangements spécialement réservés aux divinités qui doivent l'habiter. Les fauteuils sont plus moelleux, les canapés plus riches, les draperies et les tentures de couleurs plus tendres, de beaux vases de Chine y reçoivent de monstrueux bouquets de fleurs!

Le rez-de-chaussée de cette maison flottante est destiné, à l'arrière, à la classe peu aisée, pour laquelle on a construit une grande chambre commune; quant aux esclaves, et même aux gens de couleur riches et pauvres, hommes et femmes, ils n'ont accès que sur l'avant du navire.— Descendons maintenant dans la cave de l'édifice; nous y trouvons encore à l'arrière une immense chambre qui tient la moitié du bâtiment; c'est là qu'est dressée la table à manger; le tour de cette chambre est garni de couchettes destinées aux passagers qui ont omis de retenir à l'avance leurs cabines; ces lits sont les moins agréables et les moins commodes du bord. Cette grande salle à manger, perdue pour ainsi dire au fond du bateau, est encore d'une propreté exquise, convenablement décorée, et, aux heures des repas, elle offre un coup d'œil très-remarquable. Sur l'avant du navire se trouve le *bar-room* ou café, établissement indispensable en Amérique.

Le portrait que je viens de vous tracer, Monsieur, est celui d'un *steam-boat* de premier rang, spécialement affecté aux passagers. La peur de la concurrence, terrible dans ces pays quand elle s'acharne sur des industries rivales, le besoin qu'éprou-

ve l'Américain de se trouver toujours largement et magnifiquement installé, font que ce luxe, ce déploiement d'agrément et de confort sont une nécessité. Et quand on songe que des traversées entreprises sur de pareils bâtiments ne durent pas quelquefois plus de cinq ou six heures, et pour des prix minimes, on s'étonne qu'en Europe on fasse pour ainsi dire tant d'efforts pour se trouver gêné, mal à l'aise, pendant des voyages qui se prolongent jusqu'à trois et quatre jours. Ajoutez à cela que la marche de ces bâtiments est supérieure en vitesse à tout ce qu'on peut imaginer; l'*Oregon*, par exemple, qui fait la traversée de New-York à Boston, ne file pas moins de 20 à 22 milles à l'heure!

Une chose remarquable à bord de tous les steam-boats américains, c'est l'absence complète de tout commandement, de tous cris, de tout bruit. C'est l'image la plus frappante du gouvernement de l'Union, où l'on ne retrouve nulle part le pouvoir, et où l'on sent partout son action. Il semble que l'âme entière de cette immense machine de bois est dans ses chaudières, dans sa vapeur, dans ses roues. Où est le capitaine? Vous le cherchez vainement; vous ne le rencontrez même pas, excepté à l'heure des repas, où vous l'apercevez au haut bout de la table et y présidant majestueusement. Les seuls ordres qu'on entend à bord se transmettent de la cabane du timonier, au moyen d'une sonnette qui communique dans la chambre aux machines, et à l'aide de laquelle on commande au mécanicien de *stoper*, d'accélérer la vitesse des roues ou de retenir leur élan. Un, deux, trois coups de cette sonnette remplacent les cris, les hurlements, les vociférations que poussent sur nos bâtiments le capitaine, les officiers, les maîtres d'équipage, les uns après les autres, et quelquefois tous ensemble.

Les steamboats qui servent au double usage du transport des passagers et des marchandises ne sont point tout-à-fait aussi bien soignées que celui que je viens de décrire; il y a même dans leur construction une modification que je dois indiquer et qui leur donne une certaine ressemblance avec les *tow-boats*; c'est-à-dire que la partie basse du bateau est à découvert; c'est là qu'on empile les marchandises, la cargaison en un mot. L'édifice n'a pas de rez-de-chaussée habitable. Au surplus, la même élégance, où à peu près, dans les distributions intérieures, la même finesse, pour la marche se retrouvent dans les uns et dans les autres.

On comprend que de tels bâtiments, avec leurs hauts étages, ne peuvent naviguer que sur les fleuves où ils sont abrités par les rives. A la mer, ils ne résisteraient pas et chavireraient au moindre vent un peu violent. C'est sur un de ces bateaux de la seconde catégorie que j'ai fait mon plus long voyage à la vapeur dans l'intérieur du pays, de la Mobile à Montgomery, dans l'Etat de l'Alabama, en remontant le fleuve de ce nom.

Pour se rendre de la Nouvelle-Orléans dans le nord de l'Union, il y a trois routes à suivre. Laquelle fallait-il prendre ? C'était là ce que j'ignorais. A cela, vous me direz, Monsieur, qu'il n'y a rien de plus simple en pareil cas, pour se tirer d'embaras, que de demander conseil aux gens du pays. C'est aussi ce que je fis. L'on est si hospitalier à la Nouvelle-Orléans, l'on rencontre tant de bienveillance, tant d'empressement de la part des habitants qu'on ne réclame jamais en vain un conseil ou un service. J'allai donc trouver un des nombreux amis que j'y ai laissés, et je lui dis :

—Vous qui êtes d'ici, éclairez-moi sur la route que je dois suivre ?

—Volontiers, répondit-il en déroulant sous mes yeux une carte des Etats-Unis. Vous allez vous embarquer sur le *Magnolia*, le plus beau steam-boat d'ici ; remonter le Mississippi et le Missouri jusqu'à Saint-Louis, l'Illinois jusqu'à Chicago, traverser les lacs Michigan, Huron, Erie, arriver au Niagara et redescendre par New-York. C'est le plus beau voyage qu'on puisse faire. Je vais vous écrire votre itinéraire et vous donner toutes les indications propres à vous bien guider.

—Merci, vous êtes un homme charmant.

Le lendemain je rencontrai un autre ami, qui me tint ce langage :

—Par quelle route comptez-vous vous rendre dans le Nord ?

Je lui répétai mot à mot l'itinéraire que m'avait donné, la veille mon premier ami.

—Ne faites pas cela ! s'écria-t-il. Voyez quels inconvénients en résulteront pour vous ; vous ne trouvez sur votre chemin aucune ville importante, et votre mission vous oblige à séjourner dans toutes les métropoles des principaux Etats. Une fois à New-York, vous serez tenu de traverser dans une autre direction des Etats-Unis pour rencontrer les grandes cités que vous devez visiter et, cela fait, de revenir sur vos pas pour aller vous embarquer à Boston.

—Ceci me semble judicieux, et je n'ai pas de temps à perdre, pas trop d'argent à dépenser ; indiquez moi le moyen de tout concilier en économisant à la fois mon temps et mon argent.

Voici le remède : vous allez remonter le Mississippi et l'Ohio jusqu'à Louisville ; vous passerez ensuite à Cincinnati, la ville par excellence ; vous franchirez les Alleghemi, les plus belles montagnes de l'Amérique, et vous arriverez à Richmond, dans la Virginie, de là à Washington, puis vous suivrez Baltimore, Philadelphie, New-York, Albany, et vous remontrerez ainsi jusqu'au Niagara, si bon vous semble ; là vous vous trouverez tout à portée de revenir à Boston pour vous embarquer. C'est à coup sûr le plus beau voyage qu'on puisse faire.

—Ce que vous venez de me dire me semble sage, je vous en remercie : je me range presque à votre avis.

Deux jours après je rencontrai un troisième ami, qui m'acosta par ces paroles touchantes :

—Hélas ! vous nous quittez donc bien tôt ?

Hylas ! oui.

—Et par quelle voie vous rendez-vous dans le Nord ?

Je lui narrai ce que m'avait raconté mon second ami. Il branla la tête en signe d'improbation.

—Au surplus, lui dis-je, j'hésite encore entre l'Ohio et le Missouri, entre Saint-Louis et Cincinnati.

—Deux fleuves également beaux, à coup sûr, deux villes également intéressantes, et des deux côtés de magnifiques pays à traverser ; mais...

—Mais, repris-je, vous me conseillez de ne prendre ni l'une ni l'autre de ces deux routes, n'est-ce pas ?

—Mon Dieu oui ! Et voici mes raisons : à l'époque de l'année où nous sommes, les eaux sont très-basses ; le steam-boat peut être arrêté en chemin, et par conséquent vous seriez obligé d'attendre la crue des fleuves ou de revenir à la Nouvelle-Orléans pour suivre l'itinéraire que je vais vous tracer. Vous n'y aurez donc rien gagné. Allez-vous-en à la Mobile ; seulement, au lieu de prendre la malle jusqu'à Montgomery, remontez l'Alabama jusqu'à cette ville. Cela vous allongera bien votre voyage de vingt-quatre heures ; mais vous en serez amplement dédommagé par la beauté du fleuve et par la privation de vingt-quatre heures passées dans la malle, dont vous aurez un échantillon suf-

faisant de Natasulga à Griffin. Et puis vous aurez l'avantage de traverser les grandes forêts de la Géorgie, des deux Carolines ; ce qui n'est pas un spectacle à dédaigner. Vous passerez à Charlestown et remonterez ainsi tout l'Est des Etats-Unis. Croyez-m'en ; arrêtez-vous à cet itinéraire, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir : c'est d'ailleurs la voie la plus courte.

Comme je sais quelque peu mon La Fontaine, je me rappelai la fameuse fable *le Meunier, son Fils et l'Âne* ; et je fis, à part moi, cette réflexion : que les hommes de génie, de quelque nation qu'ils soient, et en quelque langue qu'ils écrivent, ont toujours raisons dans toutes les parties du monde !—Les conseils que j'avais demandés aux gens du pays n'avaient donc servi qu'à me jeter dans un embarras extrême. J'en fis part à un quatrième ami, bien résolu de m'arrêter à celui des trois partis qu'il me conseillerait.

—Je comprends ton embarras, fit-il ; et, à ta place, puisque tu ne sais qu'elle décision prendre, voici à quoi je m'arrêteraï...

—Parle.

—Je ne partirais pas du tout.

Ce quatrième ami était mon père. Son conseil, que je ne pouvais suivre, ne changeait rien à mon embarras, et je sentis bien qu'il était homme à ne pas vouloir m'en tirer. Alors, que fis-je ? Je jouai à pile ou face l'une des trois routes : ce fut celle de la Mobile qui gagna. J'ignore ce que je perdis en perdant les deux autres, mais je ne tombai pas si mal en choisissant (si l'on peut appeler cela choisir) celle que je suivis.

De la Nouvelle-Orléans, je me rendis d'abord au lac Pontchartrain par le chemin de fer ; je m'embarquai au lac sur un steamer qui me conduisit à la Mobile, où je pris passage pour Montgomery sur le steamboat le *Selma*.

L'Alabama est beau, pittoresque, imposant comme le sont tous les fleuves de l'Amérique, avec leur immense largeur qui fait perdre quelquefois de vue l'une des rives, alors qu'on côtoie le bord opposé.

Il semble en vérité que le ciel ait tout fait pour ce pays, et lui ait réservé des destinées inouïes en lui accordant de pareilles voies de communication, qui permettent de se rendre des villes les plus reculées de l'intérieur jusqu'à la mer, directement, en se laissant simplement aller au courant d'une rivière. L'Alabama n'est pas un des plus grands fleuves de l'Amérique, car il ne compte guère que 250

lieues environ de cours ; mais il est un des plus pittoresques, parce qu'il est un des ceux qu'on a le moins parcourus jusqu'à présent. Il est même assez étroit en quelques endroits, et, deçà delà, l'on rencontre entre les deux rives de petites îles ravissantes qui semblent des bouquets de verdure que la nymphe de ces ondes y aurait déposés pour les empêcher de se faner ; ou bien des bancs de sable. Ces caprices de la nature rendent parfois la navigation difficile, car on est alors obligé de serrer la rive de si près que parfois l'avant du bateau s'engage dans les arbres dont les branches et les racines trempent dans les eaux. Cela nous est arrivé une fois, en plein jour heureusement, et la violence du choc a été telle que la proue du steamboat brisa un tronc d'arbre de la grosseur d'un homme, ce qui n'arrêta pas plus sa course que s'il n'avait heurté qu'un fêtu de paille. Les rives de l'Alabama sont, par endroits, assez élevés, et présentent comme une muraille de granit ou de substances ferrugineuses dont les crêtes sont couronnées d'arbre magnifiques. Aux places où les rives sont un peu plus basses on aperçoit de belles forêts noires et fourrées qui sentent l'Indien à dix lieues ; ce sont des repaires qu'ils devaient évidemment rechercher. A chaque coude que fait le fleuve, et ils sont très-multipliés, si épais sont les bois dont on est entouré, que, ne voyant plus l'ouverture par laquelle on est entré et ne distinguant pas encore celle par laquelle on sortira, il semble qu'on se trouve au milieu d'un beau lac, ou au centre d'une magnifique pièce d'eau dans quelque parc féerique.

La disposition des rives de l'Alabama donne à la navigation sur ce fleuve un caractère d'originalité dont il est bon de parler. Généralement, et afin d'éviter les attaques des eaux au moment de leur grande crue, les villages, hameaux, bourgs, maisons qui bordent le fleuve sont bâtis sur les points les plus élevés ; en sorte que lorsque le *steam-boat* s'arrête pour déposer des marchandises ou en prendre, il se passe là un spectacle assez curieux : le bateau, avec une habileté et une précision de manœuvre qui m'a toujours étonné dans toutes mes traversées, accoste la terre de flanc et s'amarre à quelque arbre, quand il y en a, ou se maintient stationnaire au moyen d'un mouvement modéré de ses roues. Alors, du haut de la rive, quelquefois de cinquante ou soixante pieds, descendent des chaînes à crampons auxquels on attache des ballots, les barriques, toute

la cargaison qu'on a à laisser ou à prendre dans l'endroit. Cette manœuvre s'opère au moyen d'appareils mécaniques. Les passagers arrivent à ces sommets escarpés par des escaliers en planches construits sur le flanc de la rive ou taillés dans le roc de ces gigantesques murailles. Pour parvenir à établir ces informes chemins, il a fallu encore des travaux inouïs. Lorsque les villages sont situés à des hauteurs raisonnables, et proche de quelque plan incliné, on y a établi des voies à coulisses sur lesquelles, au moyen de crics, on fait monter ou descendre un chariot chargé des approvisionnements destinés au steam-boat ou que celui-ci décharge sur la rive. Il advient souvent que les personnes qui devaient recevoir les objets à leur adresse ne se trouvent pas présentes au moment de l'abordage du steam-boat, qui s'annonce toujours, à cinq minutes de distance, par deux ou trois volées de cloche. On ne les attend pas alors, on dépose tout simplement à terre les paquets, volumineux ou non, et même des factures, des lettres renfermant quelquefois des valeurs. Comme je m'étonnais de cette façon d'agir, on m'affirma que jamais aucun détournement d'objets n'avait eu lieu. Nous avions fait au moins vingt-cinq stations pendant le trajet de la Mobile à Montgomery, et certainement en plus de quinze endroits on a ainsi abandonné sur la rive des objets faciles à dérober. Les choses se passent ainsi d'ailleurs le long de tous les fleuves, et sur tous les chemins de fer.

Avant de vous parler de ces derniers, qui méritent une étude toute spéciale, permettez-moi, Monsieur, d'achever l'esquisse que j'ai entreprise des moyens de transport par eau, et vous dire quelques mots de ceux qui m'ont le plus frappé par leur physionomie. Après les steam-boats, il n'y a plus rien en ce genre qui soit digne d'attirer l'attention; le reste n'est intéressant que par l'originalité et le pittoresque. Les *canal-boats* jouissent cependant d'une certaine importance. Ce sont, comme le nom l'indique, les bateaux destinés à naviguer sur les canaux si nombreux en Amérique, et dont quelques-uns, par leur étendue, leur largeur, l'utilité réelle des communications qu'ils établissent, peuvent être considérés comme de véritables fleuves que le génie américain a ajoutés à ceux dont Dieu avait déjà si magnifiquement doté le pays. Le canal-boat n'est, à tout prendre, qu'une grande chaloupe, sur le pont de laquelle s'élève une petite dunette dans la forme, toute proportion gardée, des

édifices que portent les steam-boats. C'est le rapport d'une cabane à une maison. Cette dunette est destinée à abriter les quelques passagers à qui il prend fantaisie de faire ces sortes de traversées, qui ont quelquefois, mais rarement cependant, l'avantage de raccourcir la route. Sur une petite échelle on y réunit, autant que possible, les choses les plus indispensables à un voyage. J'ai vu quelques-uns de ces bateaux qui étaient munis de petits appareils à vapeur. Ils varient de dimension selon la longueur et l'importance de leurs traversées, et l'étendue des branches de fleuve qu'ils ont quelquefois à parcourir pour rejoindre les canaux. En somme, le *canal-boat* a un peu l'aspect d'une gondole vénitienne.

Il existe aux Etats-Unis une espèce de bateaux assez curieuse, qu'on ne rencontre guère que sur le Mississippi et ses affluents, et qu'on nomme *flat-boats* (bateaux plats). Ce sont de véritables caisses longues et étroites, carrées aux extrémités et recouvertes dans presque toute leur longueur d'un toit en planches qui les clôt hermétiquement. Ces bateaux ne sont pas difficiles à construire: c'est, comme je le disais, une caisse et rien de plus, au fond de laquelle on entasse du bétail, du charbon, des produits de l'intérieur, toute une menue cargaison enfin; quelquefois on y trouve une famille de quatre ou cinq individus. Le flat-boat abandonné au courant du fleuve le descend bien au-delà de la Nouvelle-Orléans, venant quelquefois de cinq ou six cents lieues de l'intérieur, sans autre appareil de navigation qu'un long aviron manœuvré à l'arrière par le chef du flat-boat. Parvenu au terme de sa destination, le propriétaire débite sa cargaison d'abord, puis vend ensuite le bateau, à la construction duquel on emploie toujours, dans ce but, du bois de choix, dont on fait d'excellents matériaux de menuiserie. Il serait d'ailleurs impossible à ces informes embarcations de remonter le fleuve. Une fois sa vente réalisée, le capitaine (car il ne tolère pas qu'on lui donne un autre titre que celui-là) prend passage à bord d'un steam-boat, regagne l'intérieur, prépare une nouvelle cargaison, un nouveau bateau et revient chercher fortune le long des rives du fleuve. Ces bateaux, quand on les aperçoit venir de loin; font l'effet exact d'un long cercueil flottant sur les eaux. On est tout étonné par moments de voir apparaître, par une des ouvertures ménagées dans la toiture, une tête d'enfant ou de femme. A l'époque où je me trou-

vais dans la Louisiane, ces bateaux portaient tous le nom du *général Taylor*. C'était un hommage populaire rendu au vainqueur de Buena-Visita, une sorte de réclame flottante que ses amis encourageaient ; et ceux qui croyaient lire dans l'avenir, ou qui se plaisaient à flatter leurs espérances, avaient déjà substitué au titre de *général* celui de *président*.

Une autre espèce de bateaux non moins curieuse sont les bateaux qui naviguent sur les lacs dans le nord. Son apparence est lourde, ses quatre mâts sont très-courts ; ses voiles étroites et basses semble insuffisantes à prendre assez de vent pour le mettre en mouvement, et toutes ses formes manquent d'élégance. Quelques-uns de ces bateaux ont ceci de curieux qu'ils sont destinés à une double navigation. Composés de trois ou quatre compartimens bien hermétiquement clos séparément, on les hale à terre, on charge ces caisses sur des trains de chemins de fer, avec toutes les marchandises qui y sont entassées, et on les transporte ainsi jusqu'à un autre point du lac, où on rapproche les compartimens au moyen de forts écrous, et on les rend de nouveau à leur élément naturel. Dans l'intérêt des marchandises, qui ne subissent de cette manière aucun transbordement, cette opération ne laisse pas d'avoir quelques avantages.

L'on a beaucoup parlé, Monsieur, des accidents dont sont victimes et que causent

les bateaux à vapeurs en Amérique. Il y a, permettez-moi de le dire, un peu d'exagération dans les récits qu'on en a faits. Si rares que soient ces catastrophes, elles n'en sont pas moins déplorables, j'en conviens ; mais d'abord rétablissons l'exactitude et la vérité. Ces accidents sont presque inconnus ailleurs que sur le Mississippi ; et alors même il n'y a pas toujours de la faute ni des capitaines, dont je n'excuse pas l'imprudente hardiesse ; ni des machines, qui sont généralement bonnes ; ni des bâtiments eux-mêmes, qui sont ordinairement bien construits. Mais il ne faut pas oublier que, dans ses parties les plus navigables, le Mississippi est semé de ces énormes troncs d'arbres dont les cimes arrivent au sommet de l'eau et contre lesquels il arrive souvent qu'on se heurte. Ces chocs violents produisent presque toujours des catastrophes. On appelle dans le pays ces récifs des *chicots*. Ensuite, il ne faut pas oublier non plus que sur le Mississippi on compte plus de 1,000 steamboats faisant, l'un dans l'autre, de trois à quatre voyages par an ; ce qui établit une moyenne de trois mille cinq cents traversées, sur lesquelles il arrive à peine une catastrophe chaque année. Ce sont là les conséquences inévitables de l'existence et de l'emploi de la vapeur. Chaque médaille a son revers, chaque progrès son côté fatal !

L. XAVIER EYMA.



ROBESPIERRE DANS SA VIE INTIME.



A vie de Robespierre portait témoignage du désintéressement de ses pensées ; cette vie était le plus éloquent de ses discours. Si son maître,

Jean-Jacques Rousseau, eût quitté sa cabane des Charmettes ou d'Ermenonville pour être le législateur de l'humanité, il n'aurait pas mené une existence plus recueillie, plus pauvre que celle de

Robespierre. Cette pauvreté était méritoire, car elle était volontaire. Objet de tentatives de corruption nombreuses de la part de la cour, du parti de Mirabeau, du parti de Lameth et du parti girondin pendant les deux assemblées, il avait eu tous les jours sa fortune dans la main ; il n'avait pas daigné l'ouvrir. Appelé par l'élection ensuite aux fonctions d'accusateur public et de juge à Paris, il avait tout repoussé, tout résigné pour vivre dans une pure et fière indigence.

Toute sa fortune et celle de son frère et de sa sœur consistait dans le produit de quelques morceaux de terre affermés en Artois. Les fermiers, pauvres eux-mêmes et alliés à sa famille, payaient très irrégulièrement les arrérages. Son salaire comme député, pendant l'assemblée constituante et pendant la convention, subvenait aux nécessités de trois personnes. Il était forcé d'avoir quelquefois recours à la bourse de ses hôtes et de ses amis. Ses dettes, qui ne s'élevaient cependant qu'à une somme modique de quatre mille francs à sa mort, après six ans de séjour à Paris, attestent l'extrême sobriété de ses goûts et de ses dépenses.

Ses habitudes étaient celles d'un modeste artisan. Il logeait dans une maison de la rue Saint-Honoré, en face l'église de l'Assomption. Cette maison, basse, précédée d'une cour, entourée de hangars remplis de planches, de pièces de charpente et d'autres matériaux de construction, avait une apparence presque rustique. Elle consistait en une cuisine ouvrant de plain-pied sur la cour et une salle commune auprès ; un corridor séparait ces deux pièces ; un escalier de bois au fond

du corridor conduisait à un demi-étage construit en forme de mansarde, au-dessus des hangars ; les fenêtres de ces chambres s'ouvraient sur le toit et n'avaient d'autre perspective que l'intérieur du chantier toujours retentissant de la hache et de la scie des ouvriers, et sans cesse traversé par l'hôtesse et par ses filles, qui s'y livraient aux occupations du ménage.

Cette maison appartenait à un menuisier entrepreneur de bâtimens, nommé Duplay. Duplay, qui avait eu des relations de compatriote, en Artois, avec la famille de Robespierre, avait offert un logement au député d'Arras à son arrivée à Paris. Une longue cohabitation, une table commune, la contiguïté de vie de plusieurs années avaient converti l'hospitalité de Duplay en mutuel attachement. Cette famille était devenue comme une seconde famille pour Robespierre. Robespierre lui avait fait adopter ses opinions sans lui rien enlever de la simplicité de ses mœurs et même de ses pratiques religieuses ; elle se composait du père, de la mère, d'un fils encore enfant, et de deux jeunes filles, l'une de dix-huit, l'autre de vingt ans. Le père, occupé tout le jour des travaux de son état, allait entendre le soir Robespierre aux Jacobins. Il en revenait fanatisé d'admiration pour l'orateur du peuple et de haine contre les ennemis de ce jeune et pur patriote. Madame Duplay partageait l'enthousiasme de son mari pour leur commensal. La gloire de loger Robespierre lui faisait trouver honorables et doux les petits services de domesticité volontaire qu'elle lui rendait, comme si elle eût été moins son hôtesse que sa mère. Robespierre payait en affection ses services et ce dévouement. Il renfermait son cœur dans cette pauvre maison. Causeur avec le père, filial avec la mère, paternel avec le fils, familial et presque frère avec les jeunes filles, il inspirait et il éprouvait, dans ce cercle inférieur formé autour de lui, tous les sentimens qu'une âme ardente n'inspire et n'éprouve qu'en se répandant sur beaucoup d'espace au dehors.

L'amour même attachait son cœur là où le travail, la pauvreté et le recueillement fixaient sa vie. Eléonore Duplay, la fille aînée de Duplay, inspirait à Robespierre

un attachement sérieux et tendre. Ce sentiment, plutôt prédilection que passion, était plus raisonné chez Robespierre, plus ardent et plus naïf chez la jeune fille. Ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire quand cette inclination avait commencé ; mais elle avait grandi avec l'âge dans l'âme d'Eléonore, avec l'habitude dans le cœur de Robespierre. Cet attachement donnait à l'orateur de la tendresse et point de tourmens du bonheur et point de distraction. C'était l'amour qui convenait à un homme jeté tout le jour dans les agitations de la vie publique, un repos de cœur après les lassitudes de l'esprit. "Ame virile, disait-il de son amie, elle saurait mourir comme elle sait aimer." Cette inclination avouée par tous deux, approuvée par la famille, se respectait elle-même dans sa pureté. Ils vivaient dans la même maison comme deux fiancés, non comme deux amans. Robespierre avait demandé la jeune fille à ses parens : elle lui était promise. "Le dénuement de sa fortune et l'incertitude du lendemain l'empêchaient de s'unir à elle avant que la destinée de la France fût éclaircie ; mais il n'aspirait disait-il, qu'au moment où, la révolution terminée et affermie, il pourrait se retirer de la mêlée, épouser celle qu'il aimait et aller vivre en Artois, dans une des fermes qu'il conservait des biens de sa famille, pour y confondre son bonheur obscur dans la félicité commune."

Dans la famille Duplay, auprès d'Eléonore, vivait une sœur de Lebas nommée Sophie, aimée de Saint-Just, promise à ce jeune disciple de Robespierre. Sophie, plus belle, mais moins réservée que ses compagnes, agitait souvent cet intérieur par les orages que son caractère vain et léger élevait entre elle et Saint-Just. Robespierre lui reprochait souvent ces inconstances de cœur. Il n'aimait pas la sœur de Lebas ; il estimait beaucoup la plus jeune des filles de Duplay, nommée Elisabeth, que son compatriote et son collègue Lebas recherchait en mariage, et qu'elle épousa bientôt après. Cette jeune femme, à qui l'amitié de Robespierre coûta la vie de son mari le lendemain de leur union, vécut plus d'un demi-siècle après ce jour sans avoir une seule fois renié son respect pour Robespierre, et sans avoir compris les malédictions du monde contre ce jeune frère de sa jeunesse, qui lui apparaissait dans ses souvenirs si pur, si vertueux et si doux.

Les vicissitudes de fortune d'influence et de popularité extérieures de Robes-

pierre ne changèrent rien à cette simplicité de son existence. La foule venait implorer la faveur ou la vie à la porte de cette maison, sans que rien y pénétrât du dehors. Le logement de Robespierre consistait en une chambre basse au-dessus du chantier. Cette chambre n'était pas parée de celle des maîtres de la maison que par un petit cabinet commun entre la famille et lui, où se rangeaient l'eau, le bois, les habits, les meubles. Cette chambre, dont la fenêtre ouvrait sur le toit, ne contenait qu'un lit de serge rayé de bleu et de blanc, une table et quatre chaises de paille. Ce réduit servait à la fois à Robespierre et pour le sommeil et pour le travail. Ses papiers, ses rapports, les manuscrits de ses discours, écrits de sa main, d'une écriture régulière, mais laborieuse et raturée, étaient classés avec soin sur des tablettes de sapin contre la muraille. Quelques livres choisis et en très petit nombre étaient rangés auprès. Presque toujours un volume de J. J. Rousseau et de Racine était ouvert sur sa table, et attestait sa prédilection philosophique et littéraire pour ces deux écrivains.

C'est là que Robespierre passait la plus grande partie de sa journée, occupé à préparer ses discours. Il n'en sortait que pour se rendre, le matin aux séances de l'assemblée, et le soir, à sept heures, pour aller aux Jacobins. Son costume, même à l'époque où les démagogues affectaient de flatter le peuple en imitant le cynisme et le débraillage de l'indigence, était propre décent, correct, comme celui d'un homme qui se respecte dans le regard d'autrui. Le soin un peu recherché de sa dignité, de son style se marquait jusque dans son extérieur. Une chevelure poudrée à blanc et relevée en ailes sur les tempes, un habit bien boutonné sur les hanches, ouvert sur la poitrine pour laisser éclater un gilet blanc ; une culotte courte de couleur jaune, des bas blancs, des souliers à boucles d'argent, formaient son costume invariable pendant toute sa vie publique. On eût dit qu'il voulait, en ne changeant jamais de forme et de couleur dans ses vêtements, imprimer de lui une image toujours la même, et comme une médaille de sa figure dans le regard et dans l'imagination de la foule.

Les traits et l'expression de son visage trahissaient la tension perpétuelle d'un esprit qui s'efforce, plutôt que la surveillance, le désordre et la perversité du méchant. Ses traits se détendaient et se déridaient jusqu'à la gaieté dans l'intérieur de la mai-

son, à table, ou le soir autour du feu de copeaux, dans la salle basse du menuisier. Ses soirées se passaient toutes en famille, à causer des émotions du jour, des plans du lendemain, des conspirations des aristocrates, des dangers des patriotes, d'avenir pour chacun d'eux après la révolution. C'était le peuple en miniature, avec ses mœurs simples, ses ombrages, ses chuchotemens, ses déclamations, ses préjugés contre les riches, ses faveurs, et quelquefois ses attendrissemens.

Un très petit nombre d'amis de Robespierre et de Duplay étaient admis tour à tour dans cette intimité ; les Lameth quelquefois ; Lebas, Saint-Just, toujours : Pannis, Sergent, Coffinbal, Fouché, qu'aimait la sœur de Robespierre et que Robespierre n'aimait pas ; Taschereau, Legendre le boucher, Merlin de Thionville, Couthon, Péthion, Camille Desmoulins, Buonarroti, patriote romain, émule du tribun Rienzi ; un nommé Nicolas, imprimeur du journal et des discours de l'orateur ; un serrurier nommé Didier, ami de Duplay ; quelques ouvriers assidus aux Jacobins ; enfin madame de Chalabre, femme noble et riche, enthousiaste de Robespierre, se dévouant à lui comme les veuves de Corinthe ou de Rome aux apôtres du culte nouveau, lui offrant sa fortune pour servir à la popularisation de ses idées, et captant l'amitié de la femme et des filles de Duplay pour mériter un regard de Robespierre.

Là on s'entretenait de la révolution ; d'autres fois, après une courte conversation et quelques badinages avec les jeunes filles, Robespierre, qui voulait orner l'esprit de sa fiancée, faisait des lectures à la famille. C'était le plus souvent des tragédies de Racine. Il aimait à accentuer ces beaux vers, soit pour s'exercer lui-même à la tribune par le théâtre, soit pour élever ces âmes simples au niveau des grands sentimens et des grandes catastrophes de l'antiquité, dont chaque jour rapprochait son rôle et leur vie. Il sortait rarement le soir. Il conduisait deux ou trois fois par an madame Duplay et ses filles au spectacle. C'était toujours au théâtre-Français et à des représentations classiques. Il n'aimait que les déclamations tragiques, qui lui rappelaient la tribune, la tyrannie, le peuple, l'échafaud, les grands crimes, les grandes vertus ; théâtral jusque dans ses rêves et dans ses délassemens.

Ainsi vivait cet homme, dont la puissance, nulle autour de lui, devenait immense en s'éloignant de sa personne. Cette puissance n'était qu'un nom. Ce

nom ne régnait que dans l'opinion. Robespierre était devenu peu à peu le seul nom que répétait sans cesse le peuple. A force de se produire à toutes les tribunes comme le défenseur des opprimés, il avait pétrifié son image, son patriotisme dans la pensée de cette partie de la nation. Son séjour chez le menuisier, sa vie commune avec une famille d'honnêtes artisans, n'avaient pas peu contribué à incruster ce nom de Robespierre dans la masse révolutionnaire mais probe du peuple de Paris. Les Duplay, leurs ouvriers, leurs amis, dans les divers quartiers de la capitale, parlaient de Robespierre comme du type de la vérité et de la vertu. Dans ce temps de fièvre d'opinion, les ouvriers ne se répandaient pas comme aujourd'hui, après leur travail, dans les lieux de plaisir ou de débauche, pour y consumer les heures du soir en vains propos. Une seule pensée agitait, dispersait, rassemblait la foule. Rien n'était isolé et individuel dans les impressions : tout était collectif, populaire, tumultueux. La passion soufflait de tous les cœurs et sur tous les cœurs à la fois. Des journaux, à un nombre incalculable d'abonnés, pleuvaient toutes les heures et sur toutes les couches de la population comme autant d'étincelles sur des matières combustibles. Des affiches de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs arrêtaient les passans dans les carrefours ; des sociétés populaires avaient leurs tribunes et leurs orateurs dans tous les quartiers. L'affaire publique était devenue tellement l'affaire de chacun, que ceux mêmes d'entre le peuple qui ne savaient pas lire se groupaient dans les marchés et dans les places autour de lecteurs ambulans, qui lisaient et commentaient pour eux les feuilles publiques.

Parmi tous ces noms d'hommes, de députés, d'orateurs retentissant à leurs oreilles, le peuple choisissait quelques noms favoris. Il se passionnait pour ceux-là, s'irritait contre leurs ennemis ; il confondait sa cause avec la leur. Mirabeau, Péthion, Marat, Danton, Robespierre avaient été ou étaient encore tour à tour ces personifications de la foule. Mais de toutes ces popularités, aucune ne s'était plus lentement et plus profondément enracinée dans l'esprit des masses que celle du député d'Arras. La popularité de Mirabeau, plus nationale que démocratique, avait plus de prestige ; celle de Robespierre avait plus de solidité, Marat répugnait et ne ramenait que la lie. Le sang dont il teignait ses feuilles ne plaisait qu'au peuple en co-

lère. Le sang-froid ramenait l'esprit public à Robespierre. Péthion déclinait : la faveur de Paris ne survivait pas aux services que la connivence du maire de Paris avait rendus aux agitateurs. On n'aimait Péthion que pour sa faiblesse. Mannequin populaire, il céda à toute impulsion ; il n'en imprimait pas. Danton avait une grande force, mais point de bonne renommée. L'honnêteté instinctive du peuple rougissait secrètement de la mauvaise réputation de son favori. Danton n'était pour Paris que l'idéal d'un séditeur, non d'un législateur.

L'attachement que le peuple portait à Robespierre était un attachement d'estime. Il y avait une conviction dans les idées de cet homme, un mysticisme dans son nom, une sorte d'apostolat dans son rôle, une apparence de martyr dans sa pauvreté, dans sa patience, dans son isolement soufferts pour la cause de tous. En aimant Robespierre, le peuple croyait s'aimer lui-même.

A. DE LAMARTINE.

REVUE DES SCIENCES.

RIEN, dit-on, n'est nouveau sous le soleil, et de temps immémorial on a crié :

Guerre à tous les félons ! guerre à vous charlatans,
Parasites nourris des sottises du temps ;
Forbans qui, de nos jours, sous votre joug immonde,
Cherchez par le mensonge à soumettre le monde.

Cependant, voici une mesure nouvelle, une idée appliquée qui est favorable au pays dans lequel elle a été adoptée, et qui repose un peu l'esprit par sa gracieuseté et son résultat, ce qui est très rare aujourd'hui.

La reine d'Angleterre, pour qui je prie la destinée de continuer ses faveurs méritées, a fait à la noblesse et aux riches, l'invitation nécessaire pour arriver à un excès de dépense en objets de luxe, avec la condition qu'ils seraient d'origine et de fabriques nationales. L'attente de S. M. n'a pas été trompée et depuis quelque temps, *Spithalfields* et les autres villes manufacturières ont une activité inaccoutumée, qui a porté le bonheur dans toutes les classes laborieuses. En travaillant, les ouvriers sont heureux et ne se tourmentent pas par la lecture des journaux incendiaires, comme il y en a tant parmi nous.

C'est par des moyens semblables, en effet, qu'on améliore un pays, et non en remuant les mottes de terre, comme on l'a

fait chez nous au Champ-de-Mars ; terres qui ont été déjà remaniées plusieurs fois.

On tente actuellement à Neuilly l'essai de la nourriture des vers à soie, par les succédances du mûrier ; cela n'est pas aussi heureux. Rien n'est nouveau dans ce projet.

En Angleterre, on fait également l'essai passablement ridicule, de la nourriture et de l'acclimatation... des serins.

On veut les apparier aux francs-moineaux de ce pays-là, qu'un auteur, dans un ouvrage classique, a représentés comme les plus beaux, les plus forts et les plus célèbres moineaux de la terre. Que l'on juge de la belle race à intervenir... *risum teneatis!* Ma vieille grand-mère avait eu une idée à peu près semblable ; ainsi, rien de nouveau encore.

On vient de faire la découverte assez singulière, en musique, que la fameuse valse infernale de *Robert-le-Diable*, qui a excité l'enthousiasme du monde entier par son originalité, et son caractère diabolique particulier, se trouve phrasée de la manière la plus complète, la plus entière dans le rondo-allegro de la sonate VI de *Mozart* (piano et violon). Enfin, que ce même rondo a fourni le motif de l'opéra de la *barcarole*.

Comme on le voit, il arrive souvent en musique, qu'on se rend coupable de petites réminiscences, et qu'on peut encore dire... Rien de nouveau.

Notre thème une fois bien compris, la conclusion naturelle est un reproche général qu'on peut adresser à notre siècle de manquer tant soit peu de lecture... Par celle du traité de *Re Publica* de Cicéron, on n'eût probablement pas fait l'exploit désastreux de février dernier, qu'on vient d'avouer en pleine tribune avoir été exécuté trop tôt ; et on eût sagement réprimé l'ambition de ceux qui chassaient aux portefeilles et aux places. Par celle des œuvres de *Washington* et de *Franklin*, on eût conclu que la plus grande somme de fortune et d'aisance que l'homme peut acquérir, ne peuvent lui venir que par le savoir joint à la modération, etc.

Avant d'adopter un projet nouveau, si on étudiait donc sérieusement l'histoire et les avantages ou les dangers auxquels on sera entraîné ; si on remarquait que les prétendues innovations de l'école moderne ne sont que des doublures, que des coupures d'autres projets, des habits retournés enfin, mis au rebut ou rejetés depuis nombre d'années (et c'est un piège dans

lequel notre nouvelle République n'a fait que patauger et dont on peut la défier de sortir) on serait forcé d'avouer que nos neveux ne verront que ce qu'ont vu nos pères ; et qu'ils n'amélioreront leur position ni physique ni morale, tant qu'ils ne songeront pas à revenir aux vertus primitives dont l'image se retrouve dans les écrits des anciens, et en continuant le système désastreux de la centralisation des populations, laissant incultes des étendues presque fabuleuses de terrains. L'homme si sage et si orgueilleux aujourd'hui, le cède ici à un insecte, et la mouche, par ses colonisations, lui montre la leçon.

La marche de la République a été très fatale à la fabrique ; rien n'a été fait pour cette dernière, et on peut le dire sans encourir le moindre reproche, que sa misère ne saurait se comparer à aucune autre des plus mauvais jours de la France. Ceux qui se remplissent les poches sont enchantés, sans aucun doute ; mais ceux qui ont à verser même la très faible contribution extraordinaire de 45 c., en sont arrivés au point d'entreprendre la guerre civile dans le Midi, faute d'industrie, de mouvement commercial, d'échange de leurs forces, de leurs intelligences, de leurs produits contre la monnaie qui doit remplir les coffres de nos *Lucullus*.

Les sciences se ressentent aussi de cette même atonie ; les dix dernières séances de l'Académie n'ont fourni que de très faibles alimens à la curiosité. Cependant, dans un mémoire remarquable, le célèbre chimiste, M. *Gay-Lussac* a fait connaître la composition des acides gazeux qui naissent pendant l'action de l'eau régale sur les métaux de la première section. Ce point scientifique restait à déterminer, et personne n'était plus capable de cette investigation, dont les arts d'application profiteront.

Des épreuves photographiques sur le verre et le détail de leur préparation, sont aussi venus délasser les esprits préoccupés des événemens politiques. Depuis longtemps, on attendait cette description de la part des auteurs de la célèbre découverte si généreusement récompensée par M. *Arago* ; je l'avais demandée moi-même à l'Institut, en annonçant en 1840 avoir vu une épreuve magnifique sur verre dans une visite faite à l'atelier de M. *Daguerre*, actuellement incendié, mais placé alors derrière le château d'eau, boulevard du Temple.

L'Allemagne, l'Italie, l'Amérique ou

l'Angleterre, trop occupées des événemens politiques, n'ont pas progressé dans les sciences. En Russie, on fait la découverte d'une immense mine de diamans. C'est donc du Nord aujourd'hui que viennent les lumières et la fortune : une mine de diamant, des mines d'or, des zones d'argent. Quel pays ! bon Dieu, quel pays, et quel dommage que nos grands sauveurs, ceux qui veulent régner par les idées, ne puissent exploiter cela ; car c'est une si jolie industrie de nager dans l'argent, ce qui s'appelle jusqu'aux coudes. Malheureusement, des lois *barbares*, un *Empereur* qui les fait exécuter pour assurer la paix de ses sujets, une armée et son grand sabre ! C'est réellement malheureux ; une mine de diamans ! ah ! !

Au milieu des agitations des capitales qui portent en elles les causes de perturbations de l'industrie manufacturière, on reconnaît facilement que les masses populaires ne servent que comme arme, entre les mains de quelques audacieux, qui les abandonnent ensuite au mépris et à leur misère, quand leur ambition particulière est satisfaisante. Néanmoins, pendant l'action de cette arme, pendant tout le temps de son emploi comme levier (ou *monseigneur*), pour soulever ou forcer les portes, la population se trouve dans un état de véritable maladie, inquiète au moral et pressurée au physique, elle veut gouverner. Ce but ambitieux est surtout remarquable dans ses développemens : il n'est pas de sot qui ne se croie du génie ou capable d'exercer et d'administrer ; et l'ineptie qui a fait la ruine de la France en trois mois de temps, en est la preuve la plus irrécusable ; aujourd'hui les plans financiers, la caisse d'épargne ; demain les chemins de fer et la banqueroute avouée de l'Etat, font voir ce qui en est. Le curieux de l'affaire, c'est que bon nombre des nouveaux employés ne savent même pas la signification du substantif composé *République*. On peut, sans trop d'écart, dire que la *chose publique* est exploitée ou réduite à l'état d'industrie, et conséquemment en très mauvaises mains. En considérant l'Etat sous ce point de vue, on se demande comment trente-deux millions d'habitans se laissent dévorer, vexer, ruiner par quelques industriels d'une ville qu'on nomme Paris ; et cela, en présence de l'histoire des temps passés ! de Cicéron ! comment ces industriels créeront un papier-monnaie, dont ils imposeront l'acceptation à cette grande France, pour lui soutirer son or et son ar-

gent, à leur avantage particulier (voir les comptes de la Banque); et il ne faudra pour exercer cette industrie, ni savoir, ni philosophie, ni humanité, il ne faudra que l'audace! Nous connaissons bien l'industrie de la Bourse sous le roi *Louis-Philippe*; mais on doit convenir que nous étions de véritables enfans, et que nous avons furieusement marché depuis cette époque dans ce genre. *O altitudo!*

Le rouge monte au front quand on lit l'œuvre de Cicéron *De Re Publica*; et qu'on pense qu'une nation immense par son savoir, son expérience et sa puissance, se laisse duper par ces grands *Cincinnatus*, qui bientôt conduiront à l'agonie de cette *chose publique*, de cette *Re Publica*. Cependant, ô France! lisez leurs journaux, bercez-vous encore quelque temps de leurs mensonges, le moment des regrets est proche; on n'existe, pas sans vertu, comme nation; la première banquepote entraîne forcément la seconde; c'est vainement que l'on s'agit dans le linceul.

En jetant les yeux sur l'histoire des temps passés, je suis arrêté par celle d'une opération qui a produit les meilleurs résultats, et que je dois rapporter ici le plus brièvement possible.

On a soulevé la question de la colonisation de l'Algérie, mais évidemment nos hommes reculent devant ce système; le souvenir des malheureux essais qu'elle a faits au Canada, à la Louisiane, à Haïti dans les Indes, dans l'Océan Pacifique, etc., l'emporte, et on croit aujourd'hui que le système est impossible. Et bien que l'Algérie présente d'immenses avantages par son voisinage, son étendue, sa climatologie, sa botanique, sa zoologie, etc., on se refuse à entrer dans les larges voies de l'exploitation territoriale ou industrielle. Il est vrai que pour obtenir un succès, il faut autre chose que la mobilité, la légèreté ou la sottise; que pour récolter il faut ensemercer, il faut tous les sentimens vertueux, j'ose le dire, d'une mère de famille qui n'abandonne pas ses enfans au berceau; il faut tous les principes solides et humains de la Russie dans l'établissement de ses colonies militaires (ce monsieur est payé par la Russie), ou de l'Angleterre (ah! ce monsieur est Anglais) dans ses colonies de Sydney-Cove, d'Hobart-Town, de Lankestown, d'Adélaïde, etc., et de l'île Norfolk pour les brigands incorrigibles.

Je citerai seulement l'exemple de la méthode anglaise qui exerce la plus heu-

reuse influence, tant sur l'industrie et la moralité générales que sur l'avenir des personnes. Tous les ans on enlève aux écoles de Londres ou à ses rues, trois cents garçons et trois cents jeunes filles qui sont transportés à Sydney-Cove. Tranquillisez-vous, farouches et très vertueux républicains, incapables de séduire les jeunes femmes ou d'autres immoralités; hommes aux mains blanches et pures, tranquillisez vous; ce ne sont point des victimes, cet enlèvement de petites Sabines se fait du consentement des parens; elles ne voyagent pas en société de jeunes Athéniens, elles sont sous la garde de maîtresses; leur voyage est un peu long, mais leur nourriture est bonne, et pour qui connaît les commandans des navires anglais chargés de ce soin, l'installation de ces navires, la sûreté de leur marche et l'expérience qui les pousse au port, il y a de quoi, oh républicains vertueux et farouches, vous tranquilliser! Vous n'avez donc pas à vous en occuper; contentez-vous d'avoir véritablement pacifié les choses à Naples, à votre manière, et de remuer la matière à Berlin.

Ces enfans sont placés dans les familles coloniales qui en font la demande et justifient de leur position. En quelques années ils deviennent des propriétaires réels, car on leur fournit progressivement des habitations, des terres et des moyens de les cultiver; et bientôt l'aisance, le bonheur et la liberté (moins celle des lois par exemple), viennent proclamer que la métropole a autant gagné que la colonie. Enfin, quand dans les fluctuations que subit la capitale anglaise dans sa population ouvrière sans ouvrage, et dépendant de l'état du commerce, de la cherté des alimens et de la mortalité, il devient nécessaire d'exporter un plus grand nombre de personnes le gouvernement ne manque jamais d'y recourir, dans le double intérêt de ceux qui restent sur le sol de la patrie ou de ceux qui sont colonisés.

Pour purifier les colonies Australiennes, on sait que les plus scélérats de leur population sont lâchés sur l'Îlot Norfolk, où ils sont complètement isolés de toute société, n'ayant que la vie sauve par les vivres qu'on leur donne régulièrement. Ce sont les A.; les B.; qu'aucune considération n'a pu corriger; les enragés comme il s'en rencontre dans tous les pays.

Observons que la dépense du transport à la colonie coûte par individu plus de mille francs au Trésor anglais, et que

celle du placement définitif voit multiplier cette somme par quatre ou cinq. On peut donc mettre en doute que la France républicaine se livre à des opérations industrielles de cette haute portée humanitaire, elle qui est lardée à coup de poignard par ses voraces défenseurs, et qui refuse d'acquiescer la dépense du coco nécessaire à abreuver les cinq cents vierges qui ont figuré à sa splendide fête du Champ-de-Mars. Cela ne va pas mal, comme on voit ; l'arme reste, elle n'a pas été assez retournée dans la plaie, et l'avenir se présente sous de brillantes couleurs. COULIER.

EXCURSION AU SAGUENAY.

Nous empruntons au journal le *Canadien* cette intéressante narration descriptive. Elle remplacera pour ce mois notre petit Courrier de Montréal, qui lui aussi n'aurait rien de mieux à faire durant ces beaux jours que de vous parler d'excursions et de promenades champêtres.

UN double intérêt s'attache maintenant à ce nom. L'intérêt de la curiosité pour le voyageur à la recherche du pittoresque, du grandiose, de la nature sauvage ; l'intérêt de la civilisation, du progrès pour l'habitant du Canada à qui le nom de Saguenay rappelle une partie de son pays que les premiers colons avaient regardée jadis comme destinée à devenir l'une des plus prospères, des plus peuplées, des plus importantes, mais que d'autres préoccupations ont fait oublier pendant longtemps. Aussi, dès qu'on verra désormais annoncer le départ d'un bateau à vapeur pour cette région qui, il n'y a que peu d'années, eût pu être appelée lointaine et qui est inconnue encore pour beaucoup de ceux qui auraient intérêt à l'étudier, dès qu'on lira, disons-nous, sur l'affiche les mots de *Voyage de plaisir au Saguenay*, ce ne seront plus exclusivement les touristes anglais et américains qu'on y verra courir, mais les hommes sérieux du Canada, qui désireront explorer par eux-mêmes une localité vers laquelle se portent aujourd'hui de nombreuses familles, qui vont effacer à jamais par la charrue les sentiers foulés seulement jusqu'ici par le pied du chasseur indien, demander à une terre fertile de sortir de son long repos, sommer le castor, l'ours, le loup-cervier de faire place à l'homme de la civilisation.

Mardi dernier le bateau à vapeur l'*Albion* partait pour le Saguenay, emportant près de quatre-vingts passagers venus de divers points du globe, les uns pour s'ins-

truire, d'autres par la curiosité du désœuvrement rarement satisfaite. Le temps était magnifique ; aussi le parcours de Québec à l'embouchure du Saguenay fut-il déclaré à l'unanimité l'un des plus beaux voyages qui se puissent faire sur le continent américain, et le St. Laurent élu d'enthousiasme le roi des fleuves.

En effet, il est difficile de rien imaginer de comparable au magnifique panorama qui s'y développe autour du spectateur et qui change à chaque pas. D'un côté, les riants coteaux de la rive sud étagés en amphithéâtre et bordés d'une rangée continue de maisons blanches qui, sur un riche fond de verdure se dessinent gracieusement, respirant à la fois la propreté de l'aisance et le bonheur de l'ordre et de la paix ; tandis que les champs qui les entourent, les moulins qui ça et là s'aperçoivent au fond des anses, à l'embouchure des petits ruisseaux, simples affluents du grand fleuve, mais qui ailleurs seraient des fleuves eux-mêmes, témoignent de l'activité, de l'industrie, des habitudes laborieuses de leurs habitants. De l'autre côté, les montagnes du nord offrent un aspect plus sévère, plus sauvage, plus aride. Les habitations y deviennent plus rares. C'est là que finit aujourd'hui la longue rue qui renferme la moitié de la population du Canada et qui sur la rive nord commence aux grands lacs du Haut-Canada pour s'étendre plus tard jusqu'aux rives comparativement inconnues du Labrador.

A mesure que l'on s'éloigne de Québec, la scène change de nature pour prendre une perspective plus vaste et à la hauteur de la Rivière-du-Loup le St. Laurent est une mer à l'horizon de laquelle on aperçoit les voiles inclinées de navires dont la coque n'est plus visible à l'œil, une mer où se jouent les marsouins, blancs comme la neige, qu'on ne rencontre que là, — le loup-marin à l'œil fin et curieux, le dauphin et parfois la gigantesque baleine qui redoute moins, à notre porte, le fer du pêcheur que sur les rives glacées et désertes du Groënland !

Quelques passagers, dont la destination était la Malbaie, furent déposés à l'entrée de la rivière de ce nom. Le bateau à vapeur, pour y arriver, s'était dirigé obliquement vers le nord, ce qui permit de voir la belle et pittoresque vallée de la Baie St. Paul, dont les monts, garnis encore de forêts, laissent apercevoir ça et là des groupes de maisons blanches. D'autres passagers, attirés par les bains de mer, descendirent à la Rivière-du-Loup, après quoi

l'on se dirigea vers le Saguenay dont on désirait apercevoir l'entrée avant la nuit. Il fallait simplement traverser le fleuve sur une ligne légèrement inclinée. Cela prit près de quatre heures à un bon steamer qui file à son aise quinze nœuds.

Enfin, après une longue attente, on signala l'embouchure du Saguenay, et tous les voyageurs se précipitèrent sur l'avant pour apercevoir la crevasse qu'une commotion terrestre a faite autrefois dans les montagnes de la côte du nord, et par où s'échappe la rivière à laquelle les indigènes que Cartier y trouva à son arrivée donnaient le nom qui lui a été conservé et qui est certes plus beau que celui de *rivière au démon de trou du diable* ou de *l'ancre au sorcier*, dont l'auraient pu baptiser les premiers Européens qui l'aperçurent. Cela nous amène à faire la réflexion qu'il est malheureux qu'on n'ait pas conservé aux diverses localités leurs premiers noms Indiens comme on l'a fait pour Rimouski, Kamouraska, villages qui n'ont pas ailleurs leurs homonymes et dont les noms ont une agréable sonorité. Hochelaga, Stadacona et Cataragouï sont, à notre goût, préférables aux désignations actuelles de Kingston, qui a plusieurs douzaines d'homonymes même en Amérique, de Montréal et de Québec, qui en ont plusieurs en Europe, si nous ne nous trompons point.

Bien que l'embouchure du Saguenay semblât à quelques pas lorsqu'on l'aperçut, ce ne fut qu'après plusieurs heures de laborieux travail que le bateau à vapeur put pénétrer entre ses rives escarpées, tant le courant qui sort des montagnes est fort et difficile à vaincre.

Au moment où l'*Alliance* entra dans les eaux du Saguenay, il faisait nuit ; mais la lune se levait en arrière du milieu de l'eau, et éclairait les points exposés des rochers qui, encadrés dans de grandes ombres, semblaient autant de villes silencieuses échelonnées sur le flanc des montagnes ou baignant dans les eaux noires de la rivière. L'illusion était complète. On navigua toute la nuit à la seule lumière de la lune, et pour ainsi dire sans pilote ; car, dans cette profonde rivière, on peut laisser courir son vaisseau sans crainte ; en touchant d'une main le rocher de la rive, on peut sonder de l'autre et trouver de 150 à 200 brasses d'eau. Vers les quatre heures du matin, on jeta l'ancre au fond de la baie des Ha-Ha, ainsi nommée parce que les premiers navigateurs qui remontèrent le Saguenay (et ceux qui le remonteraient encore aujourd'hui sans carte ou sans pilote y seraient trompés comme eux) prirent cette baie pour le Saguenay lui-même et s'y enfoncèrent jusqu'à ce qu'arrivés au fond d'une sorte d'impasse sans issue, ils du-

rent revenir sur leurs pas pour reprendre une autre route, après avoir poussé de nombreux ha ! ha !

En cet endroit, les rives s'abaissent vers le bord de l'eau et forment une sorte d'amphithéâtre demi-circulaire, dont les premiers plans sont occupés par des maisons de bois en assez grand nombre, des moulins, des quais chargés de bois fraîchement scié. Deux paroisses bordent la baie des Ha-Ha : l'une, qui s'appelle la Grand'Baie et qui a une chapelle desservie par des missionnaires oblates ; l'autre, St. Alphonse, est déjà considérable et se compose de plus de 200 maisons. Chacun de ces endroits a eu pour noyau un moulin à scies construit par M. Price. Près du village même de la Grand'Baie est le beau moulin neuf, dès aujourd'hui en pleine activité, de M. P. Gingras, junior, de Québec, à l'esprit d'entreprise duquel les Canadiens devront une des premières concurrences faites au colossal exploitateur de ces régions M. Price, que l'on désigne, non sans quelque vérité sous le nom de *roi du Saguenay*, roi, qui, par son *sceptre de bois*, règne aujourd'hui plus tranquille, plus riche et plus puissant sur ses sujets que les monarques de la vieille Europe ne le sont par leur *sceptre d'acier*.

D'après tous les renseignements que nous avons pu prendre sur la qualité du sol et d'après notre propre observation, nous croyons que les terres qui bordent la partie supérieure du Saguenay ont cette essence primitive de fertilité que donne à une terre vierge de culture la quantité considérable de matières végétales qu'y ont accumulées la destruction et la reproduction successive de forêts séculaires. Toutes les terres du Canada ont dû posséder cette fécondité qui peut donner à l'homme presque sans travail, une assez longue suite d'abondantes récoltes, mais qui s'épuise bientôt si l'on n'a recours, à temps, pour la perpétuer à un système judicieux de culture ; si l'on ne rend au sol peu à peu, sous forme d'engrais, de débris animaux ou végétaux, ce qu'on lui enlève chaque année sous la forme de grains, de légumes, de fourrages. Nous ferons remarquer ici que M. Gingras a eu l'heureuse idée de joindre à son exploitation de bois pour le commerce d'exportation une exploitation agricole qui fournira aux hommes qu'il emploie et la nourriture nécessaire et le travail rénovateur des champs, alors que celui des moulins diminuera.

On pourra se faire une idée et de l'extension que prennent les défrichements dans le Saguenay et de la fécondité du sol par le fait suivant que nous avons recueilli sur les lieux-mêmes : le curé de Chicoutimi a reçu, l'an dernier, la valeur de £150 de dîmes en blé ; c'est-à-dire probablement plus qu'aucune des grandes paroisses de la rive sud du district de Québec.

Après avoir donné aux voyageurs le temps de visiter les premiers établissements de la Grand'baie, le capitaine fit lever l'ancre et on repartit pour Chicoutimi, c'est-à-dire pour l'endroit où le Saguenay cesse d'être naviga-

ble à cause des rapides fréquents qui le séparent du lac St. Jean. Chicoutimi est à cinq ou six lieues de la baie des Ha! ha! et à environ vingt-cinq du Saint-Laurent. Après être retourné sur ses pas d'environ deux lieues pour reprendre le lit véritable du Saguenay, le *steamer* monta vers Chicoutimi. Les bords de la rivière, bien que possédant en cet endroit plus que dans la baie le caractère général de sévérité et d'escarpement de son entrée, sont pourtant assez généralement défrichés, et partout où s'offre un plateau un peu abrité du vent du nord, on peut remarquer une végétation plus riche, plus verte, plus touffue; aussi, pour peu que le regard s'y enfonce, on ne tarde pas à apercevoir un commencement de culture et quelques habitations.

Vers les dix heures du matin le bateau à vapeur mouillait devant Chicoutimi, près d'un quai assez large, et l'on vit arriver bientôt quelques canots conduits par des sauvages plus civilisés probablement que les employés du bateau à vapeur, puisqu'ils ont perpétué parmi eux les connaissances primaires que leur ont inculquées les premiers missionnaires. Ils savent tous lire et écrire. En voilà assez, comme l'on voit, pour désenchanter à jamais ceux qui viennent d'Europe au Saguenay, espérant y saisir la nature sur le fait. N'importe; bien que l'opulent curieux ou le poète enthousiaste en puisse murmurer, nous aimons encore mieux avoir à enregistrer ce fait que l'histoire lamentable d'un de nos compagnons de voyage torturé et mangé par de féroces indiens. Au lieu de cela, c'est nous qui avons mangé, à dîner, un naturel de l'endroit, un saumon frais qu'on nous apporta tout frétilant, et que le capitaine paya même presque aussi cher qu'à Québec, tant la civilisation a fait de progrès à Chicoutimi.

Les passagers se divisèrent en petites troupes et se firent promener sur l'eau, les uns en canots d'écorce, les autres en chaloupes, tandis que de plus timides demeuraient à bord, se contentant pour toute distraction de guetter le moment où quelq' embarcation viendrait à chavirer. Ces derniers furent trompés dans leur attente. Ceux qui remontèrent la rivière purent voir le magnifique moulin de M. Price construit par M. McLeod fils, les chûtes pittoresques de la rivière qui le met en mouvement, les postes de la compagnie de la baie d'Hudson où l'on vous montre de belles pelletteries et des curiosités indiennes de toutes les tribus qui habitent encore la côte du nord et dont quelques-unes viennent au printemps trafiquer à Chicoutimi; la vieille chapelle construite autrefois par les Jésuites et qui se soutient à peine. Une église assez vaste et qui se construit très rapidement sous la direction immédiate du révérend M. Gagnon, recevra probablement bientôt comme reliques la croix et la cloche de la vieille chapelle, l'un des premiers édifices où ait été célébré le culte chrétien en Canada. Chacun des voyageurs visitait avec des sentiments divers ces endroits où la nature sauvage cède rapidement sous les efforts actifs et intéressés de la

civilisation, lorsque la cloche du bateau à vapeur vint leur rappeler que là n'était point le terme définitif de leur voyage, mais qu'il fallait songer au retour. Les petites embarcations vinrent donc tour à tour dans les flancs du gros navire qui déjà laissait échapper à grand bruit et comme avec impatience sa vapeur comprimée. Quelques instants après on serait la main en disant adieu aux amis intimes qu'on s'était faits depuis une heure, puis l'*Alliance* reprenait sa route pour le St.-Laurent. On dut remonter de nouveau vers le fond de la baie des Ha! Ha! pour y déposer Sa Grandeur l'évêque de Sydlime qui y a fait sa visite diocésaine, accompagné de MM. Proulx, Harkin et Bonneau. En ce moment une tempête épouvantable survint tout à coup, suivie d'une pluie torrentielle, d'éclats de tonnerre se succédant avec une rapidité et un retentissement tels que nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais assisté à pareil spectacle. Des passagers qui venaient de terre et que l'orage surprit coururent le plus grand danger.

La descente du Saguenay se fit au milieu d'une série continue d'orages qui ne cessa que le soir lorsqu'on eût jeté l'ancre dans la petite anse de Tadoussac. Les passagers purent voir sous une physionomie particulière les rochers presque perpendiculaires du *Tableau* et de la *Trinité*. L'aspect de ce dernier surtout était animé momentanément par une multitude de filets d'eau et de cascades qui relevaient en blanc sur un fond obscur et à travers les sinuosités brusques ou gracieuses que le temps y a creusées. Des nuages de toutes les formes et de toutes les teintes s'abaissaient dans les gorges et laissaient apercevoir entre eux ça et là des rocs abruptes, des arbres fantastiquement posés, figurant à s'y méprendre le tableau d'un combat, avec le mouvement des bataillons serrés, le feu des tirailleurs du haut des postes escarpés et la fumée qui enveloppe les carrés au fort de l'action.

On passa la nuit devant Tadoussac, et comme un brouillard épais empêcha le lendemain matin le départ du bateau à vapeur, plusieurs des voyageurs purent descendre à terre visiter la chapelle des Jésuites, dans le cimetière de laquelle sont déposés les restes du Père Labrosse, auquel les indiens durent surtout leurs instructions et qui, le premier, traduisit en langue sauvage le testament, des prières, et qui leur composa une grammaire afin de leur en faciliter l'étude. Ce cimetière est aujourd'hui littéralement couvert de roses sauvages. On y remarque en écartant leur feuillage touffu quelque tombes de date comparativement récente. Les passagers demeurés à bord s'amuseront à regarder plonger les marsouins et les loups-marins très nombreux en cet endroit.

Vers les dix heures du matin le brouillard ayant disparu, le bateau à vapeur reprit sa marche rapide et après avoir touché de nouveau à la Rivière-du-Loup et à la Malbaie vint, à minuit, s'amarrer à son quai à Québec et déposer les passagers, tous, nous en sommes sur, parfaitement satisfaits de leur agréable excursion ou regrettant seulement d'en voir sitôt arriver le terme.

SOMMAIRE.

POESIE CANADIENNE.—La Mère Souliote par M. J. LENOIR.—Histoire Populaire, Anecdote et Pittoresque de Napoléon (suite) par E. MARCO DE ST. HYLAIRES.—Les Femmes Chinoises, par Comte de BONACOSI.—POESIE CANADIENNE.—La Bayadère.—Le Bandit Mort—par M. J. LENOIR.—Avis charitables donnés à Pabri des Rideaux par Mde. Caudle [suite]—Souvenirs d'un voyage aux Etats-Unis en 1847—par XAVIER EYMA.—Robespierre dans sa vie intime—par LAMARTINE.—Revue des Sciences—par M. COUILLER.—Une Excursion au Saguenay.—Faits Divers, etc.

La Musique de cette livraison paraîtra simultanément avec celle du mois prochain. Nous donnerons pour les deux un charmant *set* de Quadrilles nouveaux.

LIVRES DE LOIS FRANÇAIS.

NOUVELLEMENT reçu de Paris, une large collection de **LIVRES DE LOIS FRANÇAIS**, parmi lesquels se trouvent les suivants :

Traité de M. Duplessis, ancien avocat au Parlement, sur La Coutume de Paris, folio 1 vol.

Dictionnaire Universel de Commerce, 3 vols folio.

Les Œuvres de M. Antoine D'Espeisses, 3 vols folio.

Les Œuvres de Messire C. LeBret, 1 vol folio.

Code Penal, ou Recueil des principales Ordonnances, Edits et Déclarations, sur les crimes et délits, 12mo.

Commentaire sur l'Ordonnance des Eaux et Forêts, Du mois d'Avril 1669, 12mo.

Instruction facile sur les Conventions, 1 vol 12mo.

Traité des Moyens canoniques, pour acquérir et conserver les Bénéfices et Biens Ecclésiastiques, 1 vol 12mo.

Les principes des Rentes constituées, 1 vol 12mo.

L'Esprit des Deux Ordonnances de Louis XV sur les Donations et sur les Testaments.

Œuvres de Pothier, 8 vols 4to.

Traité de la Mort Civile, 4to.

Questions de Droit par M. Bretonnier, 4to.

Dictionnaire de Droit et de pratique, 2 vols 4to.

La Science parfaite des Notaires, ou le Parfait Notaire, 2 vols 4to.

Synodes Nationaux, 2 vols 4to.

Œuvres Posthumes de Maître Louis D'Hericourt, 4 vols 4to.

Les Institutes de l'Empereur Justinien.

Traité des Successions, 2 vols 4to.

Repertoire Universel et Raisonné de Jurisprudence, 17 vols 4to.

A vendre par

JOHN MCCOY,
9, Grande Rue St. Jacques.

22 juillet 1848.

ORNEMENS D'EGLISE.

LE Soussigné vient de recevoir de Paris une collection considérable d'**ORNEMENS D'EGLISE**, Châubles, Chappes, etc.

—Aussi :—

Des Croix d'argent, Chandelliers d'autel, Vases sacrés et autres, etc.

JOHN MCCOY.

25 juillet 1848.

SERAPHIN.

UN SERAPHIN, (espèce d'Orgue Harmonium) du plus beau son, qui conviendrait fort à une Eglise de la campagne, à vendre à beaucoup au-dessous du prix sterling.

JOHN MCCOY.

25 juillet 1848.

LA PHARMACIE DU DR. PICAU.

CI-DEVANT rue St. Paul, est à présent rue RE DAME, No. 36, au coin de la rue BONNERS, devant Phôtel DONEGANA. En outre de son assortiment de Médicaments, Parfumeries, etc., on trouvera à sa Pharmacie tous les médicaments des plus renommés Annoncés dans les Gazettes.

Pillules de Brandreth	Essence de Citron
Do de Cooper	Do d'Orange
Do de Moffatt	Do de Ratafi
Do de Harvay	Do de Peper
Do de Morrison	Do de Canel
Do de Halloway	Do de Berg
Do de Frank	Do de Mus
Do de Smith	Do de Rose
Do de Lees &c. &c.	
Do de Wistar	Variétés de Pastil Lo-
Do de Pulmonaire	zanges médicamenteux à l'u-
Do de Liverwort	sage des enfants.
Do de Poreau	
Do de Copahu, etc.	&c. &c.
Elixir Pulmonaire	
Do de longue vie	
Do de Parégorique	

NOTA.—On garantit véritables (Genuine) les remèdes pris dans la Pharmacie. Les personnes qui acheteront des médicaments pourront consulter l'écrit *gratis*.

Visites et consultations en ville.

DR. PICAU.

11 juillet.

TAPIS A L'HOMME.

Grande variété de patrons & couleurs, à vendre par

M. A. LAFLAME.

AU NO. 165, RUE CRAIG PRES DU MIE A FOIN
4000 VERGES DE TAPIS FLE à l'huile de patrons magnifiques et variés pour les passages et escaliers; aussi pour couvrir de table, Pianos, etc. Toiles et Soie cirées à différents usages, Toiles pour Chapeaux, Capoteaux, etc.—14 avril 1848.

COURSOL & AUY,
AVOCATS,
Rue Saint Vincent, N^o 8.